

LISTE DES OUVRAGES ET ARTICLES ANALYSÉS
DANS LE BULLETIN DE DOCUMENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

Bland (D.). — <i>A History of book illustration...</i> (R. BRUN)	*298
Vaillant (P.). — <i>Les Enluminures des manuscrits cartusiens...</i> (J. PORCHER)	*301
Gutenmakher (L.). — <i>Problema informacionnoj mašiny ...</i> (I. FOREST)	*301
<i>News papers on microfilm...</i> (H.-F. RAUX)	*303
Perry (J. W.) and Kent (A.). — <i>Tools for machine literature searching...</i> (E. de GRO- LIER)	*304
<i>First (The) one hundred and fifty years. A story of John Wiley...</i> (M.-E. MAL- LEIN)	*305
Pottinger (D.). — <i>The French book trade in the Ancien Regime...</i> (H.-J. MARTIN)	*306
Schulze (W.) und Lucas (W.). — <i>Neuzeitlicher Wohnungsbau: eine empfehlende Bibliografie.</i> (J. FLITZ)	*308
<i>Nature (The) and development of the library collection...</i> (E. GÉRÔME-GEORGES)	*308
<i>Zeitschrift für Bibliothekswesen und Bibliographie.</i> Jhrg 5, n° 4. (J. DELSAUX)	*310
<i>Australian (The) encyclopaedia...</i> (D. REUILLARD)	*311
Collison (R. L.). — <i>Les Services bibliographiques dans le monde...</i> (P. S.)	*313
Horn-Monval (M.). — <i>Répertoire bibliographique des traductions et adaptations fran- çaises du théâtre étranger du XV^e siècle à nos jours...</i> (C. ASTRUC)	*313
<i>Larousse de la musique... Encyclopédie de la musique...</i> (T. MARIX-SPIRE)	*314
Pianko (G.). — <i>Filologia klasyczna w Polsce...</i> (T. BRZOSTOWSKI)	*322
Coult (L. H.). — <i>An annotated bibliography of the Egyptian Fellah</i> (E. DRIOTON)	*324
Apostel (L.), Mandelbrot (B.) et Morf (A.). — <i>Logique, langage et théorie de l'infor- mation...</i> (J. BOUILLUT)	*325
<i>Chemisches Zentralblatt...</i> (Y. ISAMBERT)	*329
<i>Fünfzig Jahre Archiv für Hydrobiologie...</i> (E. de GROLIER)	*329
<i>A Glossary of terms in nuclear science and technology...</i> (A. CHONEZ)	*330
Shera (J.-H.), Kent (A.) and Perry (J.-W.). — <i>Informations resources...</i> (E. de GRO- LIER)	*331

BULLETIN DE DOCUMENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

2^e PARTIE

ANALYSES D'OUVRAGES ET D'ARTICLES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

PRÉPARÉES PAR

LA DIRECTION DES BIBLIOTHÈQUES DE FRANCE

I. LES DOCUMENTS

PRODUCTION ET REPRODUCTION

1193. — BLAND (David). — A History of book illustration. The illuminated manuscript and the printed book. — London, Faber and Faber, 1958. — 28 cm, 448 p., fasc.-sm., pl.

C'était une entreprise audacieuse que de traiter, en un seul volume, de l'illustration du livre à travers les âges et dans tous les pays du monde, depuis les rouleaux des morts égyptiens jusqu'aux productions de Salvador Dali et de Bernard Buffet.

M. David Bland s'en est tiré avec autant d'aisance que d'autorité et, pour reprendre une expression française qu'il emploie volontiers, il a, ce faisant, accompli un véritable *tour de force*.

Sans tomber dans les défauts inhérents à ces sortes de compilations, il a donné une large place aux idées générales, évoquant, pour chaque époque, le milieu social qui avait conditionné l'élaboration du livre, analysant avec pénétration les caractères spécifiques auxquels se reconnaissaient les tendances raciales, les influences exercées par les divers arts plastiques aussi bien que par les innovations techniques sur l'illustration et la décoration des pages.

On peut regretter cependant que dans son introduction l'auteur n'ait pas indiqué avec plus de précision les idées directrices qui l'avaient guidé. Certaines se révèlent à la lecture de l'ouvrage notamment l'importance accordée à la personnalité des grands artistes, même s'ils n'ont collaboré qu'accidentellement à l'illustration du livre, et c'est sans doute une des raisons pour lesquelles l'auteur passe un peu rapidement sur les époques anciennes où presque toutes les œuvres sont anonymes et s'attache davantage à la période moderne où abondent les livres de peintres.

On notera aussi sa prédilection pour la gravure en taille-douce qui l'entraîne à citer presque tous les livres importants dans lesquels cette technique a été employée, ce qui nous vaut, par exemple, d'avoir des reproductions des trois seuls livres illustrés par Callot et trois planches également de Rembrandt, tirées de *La Piedra* de Menasseh Ben Israël, au risque de fausser quelque peu la perspective et d'être injuste à l'égard

de tant de graveurs sur bois inconnus qui ont valu au livre de la Renaissance sa renommée justifiée.

Le plan adopté peut également susciter quelques critiques, car les coupures chronologiques, si elles favorisent parfois les rapprochements, ne permettent guère de suivre l'évolution du livre dans tel pays déterminé. On ne voit pas en effet l'avantage que l'auteur a retiré de traiter simultanément, au premier chapitre, de l'illustration dans l'antiquité et en Orient, puisqu'il reconnaît lui-même que le livre chinois, en dépit de son avance sur le livre occidental, n'a eu aucune influence sur ce dernier. Il est certain que le frontispice du Diamond Sutra, daté de 868, est comparable aux plus belles xylographies du xv^e siècle, mais il faudra attendre le xix^e pour trouver chez certains préraphaélites ou chez Toulouse-Lautrec un reflet des estampes japonaises.

Dans la miniature byzantine, M. David Bland relève avec raison des influences persanes, mais il ne nous paraît pas avoir assez souligné combien certaines compositions rappellent les peintures et les mosaïques de l'époque classique. Si le plan le lui avait permis, c'est ici que l'auteur aurait eu intérêt à parler des survivances de l'art byzantin dans l'illustration du livre russe. Notons à cet égard que les pays slaves n'occupent qu'une place négligeable dans cette histoire.

L'étude du manuscrit à peintures en Occident fait l'objet d'un seul chapitre et ne pouvait être que sommaire. Il semble cependant que la part faite à l'Angleterre et notamment aux manuscrits irlandais soit disproportionnée, l'auteur n'ayant accordé que quelques lignes aux écoles de Tours et de Reims et n'ayant reproduit ni l'Évangélaire de Charlemagne ni celui de Charles le Chauve. Même observation pour le xii^e siècle où les scriptoria de Corbie, de Saint-Amand et de Saint-Bertin sont passés sous silence, où presque rien ne peut faire soupçonner au lecteur la splendeur des manuscrits clunisiens et cisterciens. Le seul manuscrit français reproduit pour cette époque (fig. 32), le *Traité de chirurgie* de Robert de Parme, attribué au xii^e siècle, est en réalité du siècle suivant. Au xiii^e siècle, on a reproduit l'*Histoire du Graal* de la Bibliothèque nationale, uniquement parce que ce serait le premier spécimen d'un roman illustré, nouvel exemple de la prééminence donnée aux livres singuliers ou exceptionnels. Une page d'une *Bible moralisée* eut été plus représentative de la maîtrise incomparable de nos miniaturistes.

L'auteur s'intéressant aux manuscrits ornés de dessins et en ayant reproduit plusieurs, anglais ou italiens, on s'étonne qu'il n'ait pas pensé au maître aux boqueteaux ou aux grisailles de l'école franco-flamande.

Dans le chapitre réservé aux incunables et aux éditions du début du xvi^e siècle l'auteur a bien défini les différences qui opposent le livre vénitien au livre florentin, mais son étude de l'illustration allemande est moins poussée, sauf pour certains livres hors série comme le *Breydenbach*. L'auteur passe plus vite encore sur les incunables français, à l'exception des livres d'heures, et Lyon est complètement sacrifié : rien sur le remploi des bois allemands. Seuls sont cités les éditions de Guillaume Leroy, Le *Térence* de Trechsel et le *Breydenbach* qui n'est ici qu'une copie.

Le chapitre V traite de l'illustration de 1520 à la fin du xvii^e siècle, coupure très discutable, car les traditions gothiques ont persisté très longtemps en Allemagne, en Espagne et dans les pays scandinaves. Qu'on se reporte par exemple à la *Bible suédoise* de 1541 où la grande planche du sacrifice d'Abraham (fig. 164) semble être

sortie du *Schatzbehalter* de 1491. Il paraît peu normal également que l'exposé débute par l'Italie où l'art du livre, à cette époque, décline nettement. L'auteur cependant insiste avec raison sur le mode des titres architecturaux qui devait connaître une telle fortune et l'introduction du portrait en tête du livre.

Le livre français de la Renaissance, qui arrive en quatrième position, nous paraît également tenir un rang effacé, surtout en comparaison de la place accordée à l'atelier de Plantin et à l'illustration baroque flamande. Signalons en passant une coquille : le *Vitruve* de Jean Goujon est de 1547, non de 1574.

La France prend sa revanche au XVIII^e siècle, où l'auteur a su mettre en relief et analyser avec beaucoup de pénétration la production de cette époque si brillante, bien qu'il ne paraisse guère avoir utilisé comme source que le livre de Bouchot. Les illustrations, nombreuses, ont été choisies à bon escient et nous n'avons relevé dans le texte qu'une erreur : l'emploi de culs de lampe gravés sur bois dans le *Molière* de Moreau le Jeune ; c'est en réalité dans les *Fables* d'Oudry.

Dans le chapitre consacré à la Suisse, la place faite à Gessner est bien mince, mais l'absence de Freudeberg est encore plus surprenante. Il nous semble aussi, bien que nous ayons limité nos observations au domaine qui nous était plus familier, que beaucoup d'Anglais ne partageront pas l'enthousiasme que l'auteur éprouve pour l'œuvre de Bewick et trouveront exagéré le rôle qu'il lui attribue.

Dans l'étude du livre français au XIX^e siècle, nous relèverons comme intéressante cette remarque que l'effet immédiat de la Révolution a été de renforcer les traditions du classicisme, et au nombre des notations d'un caractère original, le fait que la planche des tombeaux du *Paul et Virginie*, par Isabey, en 1806, est comme une préfiguration du symbolisme.

Il faut également savoir gré à l'auteur d'avoir reproduit (fig. 253) un livre qu'on ne cite jamais, le *Robinson Crusôé* de 1836, avec des gravures sur bois d'après Deveria, mais, par contre, pourquoi avoir accordé si peu d'importance à l'œuvre considérable des frères Johannot ?

Pour le XX^e siècle, le tableau de la production française, si riche et si touffue est très complet et très objectif. L'auteur a parfaitement souligné le rôle exercé par de grands éditeurs comme Vollard et Pelletan ainsi que le prolongement dans le livre des écoles artistiques qui ont renouvelé l'art moderne, impressionnisme, fauvisme, cubisme, surréalisme, etc. Ici aussi les planches ont été sélectionnées avec beaucoup de goût et sont significatives des diverses tendances des artistes du livre.

La bibliographie, assez élémentaire et qui cite une majorité d'ouvrages de langue anglaise, présente des lacunes et ne doit être consultée qu'avec prudence, en revanche l'index des noms propres et des titres d'ouvrages rendra de grands services.

En dépit des réserves exprimées ci-dessus, nous ne saurions, en définitive, trop insister sur les mérites de cet ouvrage qui, surtout pour la période allant du XVII^e à nos jours, offre un panorama très suggestif de l'illustration du livre.

Il condense, sous un format commode et avec une présentation agréable, l'essentiel de ce qu'on doit connaître d'un sujet aussi vaste et les 400 figures qui l'éclairent fourniront aux historiens du livre l'occasion de fructueuses comparaisons.

1194. — VAILLANT (Pierre). — Les Enluminures des manuscrits cartusiens. Préf. de Robert Brun. — Grenoble, Roissard, 1958. — 33 cm, 19 p., 12 pl. en coul.

Le recueil de planches en couleurs que publie notre collègue Pierre Vaillant avec une introduction prudente, claire et précise illustre une fois de plus cette évidence qu'il n'existe guère, en matière picturale, d'écoles romanes françaises. Artistes innombrables, souvent excellents comme ici, mais de tradition locale, d'évolution, peu ou point. Notre roman sortait du néant, du vide, de ce désert artistique qu'était devenue la région française sous l'action normande et arabe, et c'est miracle (ou conséquence naturelle de l'indépendance à l'égard du passé) que cette floraison diverse née de nos abbayes et de nos cathédrales, qui allait à partir de la seconde moitié du XI^e siècle et tout au long du XII^e préparer l'unité gothique, si différente et qui en dérive pourtant. Miracle d'une intelligence ouverte à ce qui devait l'enrichir, d'un goût de la culture en quête de moyens et auquel ces moyens s'offraient partout ailleurs que chez nous, disponibles, prêts à se fondre dans le creuset français.

Les imposantes Bibles de la Grande-Chartreuse appartiennent à deux lignées opposées (comme s'opposent, vers le même temps, les deux styles de Cîteaux). Derrière la plus ancienne (fin du XI^e ou début du XII^e siècle) se profile l'art aquitain de la région de Narbonne, Pierre Vaillant le note très bien; et au-delà, le Mont Cassin et ses attaches en Méditerranée centrale et orientale. Postérieures d'un siècle environ, les autres ont oublié ces origines et se tournent vers l'art des Bibles de Souvigny et de Clermont-Ferrand, vaste ensemble aux ramifications multiples, qui couvre la France du nord et s'étend jusqu'à l'Angleterre, dans des conditions encore obscures pour nous. Où furent peints les livres de la Grande-Chartreuse? Là ou ailleurs: l'existence de courants artistiques, définis autant qu'on le puisse, importe plus que celle d'ateliers hypothétiques.

L'ouvrage ne fait pas seulement honneur au savant conservateur de la Bibliothèque de Grenoble; il faut féliciter le Cercle des professeurs bibliophiles de France, dont le président est M. Georges Roissard, de nous avoir donné cet élégant et sobre recueil, tiré avec le plus grand soin, sur beau papier, par les Imprimeries réunies de Chambéry, et Draeger, de Paris.

Jean PORCHER.

TRAITEMENT ET CONSERVATION

1195. — GUTENMAKHER (L.). — Problema informacionnoj mašiny. (Problème de la machine à information.) (In : *Izvestija*. Moskva. 1^{er} avr. 1959, p. 6.)

Le professeur Gutenmakher a publié en octobre 1957 dans le *Vestnik Akademii nauk* l'état des recherches en U.R.S.S., portant sur les *modèles électriques* du processus du travail intellectuel et dont nous avons rendu compte ici-même¹. Le présent exposé, qui a eu un certain retentissement, est destiné à familiariser le grand public avec un problème que le savant soviétique considère comme une étape essentielle de notre civilisation.

1. Voir : *B. Bibl. France*. 3^e année, n^o 5, mai 1958, pp. 407-410.

L'Académie des sciences de l'U.R.S.S. élabore des méthodes nouvelles d'enregistrement et de transcription de l'information qui, contrairement aux bandes magnétiques, aux rubans perforés et aux pellicules, peuvent effectuer des opérations sans mouvement mécanique. Des mots, des formules et autres genres d'informations enregistrés dans une mémoire, se présentent sous forme de signaux électriques. Aussitôt qu'une question est posée un signal est émis par une cellule de la *mémoire*. La question posée représente elle-même un signal électrique qui est dirigé par un système spécial *d'adresses* à la cellule correspondante de la mémoire de la machine.

La mémoire humaine, qui conserve l'information acquise, joue un grand rôle dans le processus du travail intellectuel. L'examen du cortex a démontré qu'il se compose d'approximativement 10 à 15 milliards de neurones. Il est difficile d'évaluer le volume d'information qu'une mémoire humaine peut accumuler pendant des dizaines d'années.

Si un individu lit à la vitesse de deux mots à la seconde 12 heures par jour et pendant 50 ans, il aura lu seulement 18.000 livres de 300 pages chacun, c'est-à-dire à peu près 1,5 milliards de mots. C'est la limite de la capacité humaine. La prise de conscience dans le cerveau des différentes idées s'effectue par étapes successives dans le temps et par associations d'idées. Les savants soviétiques cherchent à doter la machine d'une *mémoire* capable de conserver, elle aussi, des milliards de mots et de les restituer selon le principe d'associations d'idées, mais à une vitesse non pas de deux mots à la seconde, mais mille fois supérieure. Dans l'état actuel des recherches on peut seulement établir une certaine analogie des fonctions entre la mémoire humaine et celle de la machine; la mémoire électronique se passe toutefois des processus biophysiques et biochimiques qui s'accomplissent dans le cortex.

Les nouveaux types de machines comporteront dans l'avenir, à part la *mémoire*, des mécanismes qui permettront d'« élaborer » l'information, c'est-à-dire de résoudre des problèmes à partir des données emmagasinées. Ces données seront introduites dans la machine sous une forme spéciale de « langage de machines ».

L'éclatement de la science et de la technologie en d'innombrables spécialités, crée d'innombrables terminologies et dialectes qui séparent les spécialistes des domaines voisins plus que ne le font les langues étrangères. En outre, les difficultés que pose la recherche de l'information ont pour résultat un parallélisme des travaux. Les savants affirment, non sans raison, qu'il est plus facile à l'heure actuelle de faire une nouvelle découverte scientifique que d'essayer d'établir une antériorité de cette découverte.

Quelle peut être la portée pratique d'une telle machine? Parmi les innombrables réponses elle peut donner, par exemple, une solution pratique d'un problème de chimie, en répondant à la question : où trouver la description de telle ou telle réaction chimique? Quels sont les alliages des métaux ou la composition d'une matière synthétique à employer dans des pièces d'une machine travaillant dans des conditions données? Qui fabrique le carburateur pour un nouveau combustible? Quels sont les brevets qui donnent la recette d'un combustible à l'usage des missiles?

La plupart des réponses seront obtenues immédiatement par téléphone, de la même façon que nous demandons l'heure à l'horloge parlante.

L'élaboration logique de l'information et l'emploi des lexiques terminologiques

automatiques permettra une rapide assimilation des sciences connexes, ce qui aura pour effet d'écartier le cloisonnement entre savants et de limiter la trop étroite spécialisation.

La nouvelle forme d'enregistrement de l'information par la machine présentera un nouvel aspect de l'écriture — « l'écriture de la machine ». Tout ce qui sera imprimé devra être simultanément transformé en langage de machine. Une véritable révolution s'effectuera dans le rendement du travail intellectuel.

Ida FOREST.

1196. — Newspapers on microfilm. Third edition. Comp. under the direction of George A. Schwegmann Jr... — Washington, Library of Congress, 1957. — 29 cm, 202 p.

Ce catalogue collectif indique les lieux de conservation aux États-Unis et au Canada des microfilms de journaux. Sur les 8.000 notices qu'il comporte, 1.650 concernent des journaux étrangers. La comparaison de ces chiffres avec ceux de l'édition de 1953 (3.412 notices dont 673 journaux étrangers) donne une idée de l'extension prise par le microfilmage des journaux depuis quelques années; tout indique d'ailleurs que ce développement n'en est qu'à ses débuts.

Les journaux français sont encore assez médiocrement représentés dans ce catalogue il est vrai que les données qu'il rassemble ont été recueillies en 1956, avant le début du microfilmage systématique des grands journaux français par l'Association pour la conservation et la reproduction photographique de la Presse. Les quotidiens français actuels les plus souvent cités sont « Le Monde », dont le microfilm courant est dans 25 bibliothèques américaines, et « L'Humanité », dont 12 microfilms sont signalés.

La coordination dans le domaine des microfilms est maintenant poussée assez loin aux États-Unis. Un « pool » créé en 1956 (« Association of Research libraries foreign newspaper microfilm project »), concentre au « Midwest inter-library center » de Chicago la plupart des négatifs réalisés ou achetés et permet aux participants de louer ou d'acquérir à meilleur compte des copies positives, sur une base en quelque sorte coopérative; d'autre part, les catalogues collectifs de microfilms sont rédigés, pour les journaux par la Bibliothèque du Congrès, pour les autres périodiques (au sens large de « Serials ») par le Centre bibliographique de Philadelphie (« Union list of microfilms »).

On évite ainsi, sur le plan américain, doubles emplois et dépenses inutiles — par exemple une nouvelle prise de vues quand un négatif existe déjà; il est regrettable qu'une organisation analogue n'ait pas encore pu être mise au point sur le plan international.

H.-F. RAUX.

1197. — PERRY (J. W.) and KENT (A.). — Tools for machine literature searching..., with the semantic code dictionary under the general editorship of John L. Melton. — New York, Interscience Publishers, 1958. — 23 cm, XVIII-972 p. (Library science and documentation, Vol. 1.) \$ 27.50.

Depuis *Machine literature searching* (New York, 1956), on attendait avec intérêt le « code sémantique » annoncé par les auteurs, animateurs du « Center for documentation and communication research » établi auprès de l'École de bibliothécaires de la « Western Reserve University ». Le voici, formant la 4^e partie d'un volume qui rassemble par ailleurs 19 chapitres exposant divers aspects des méthodes étudiées à Cleveland dans le domaine de la recherche automatique des informations.

Après deux chapitres d'introduction générale, qui constituent la 1^{re} partie de l'ouvrage, une 2^e partie est consacrée à la construction des systèmes de recherche mécanique des informations; elle est de caractère assez élémentaire et général. La 3^e partie, beaucoup plus étendue (pp. 67-600) est intitulée « procédure pour l'analyse, le codage et la recherche des informations enregistrées ». Une première section décrit de manière détaillée la préparation des « analyses en style télégraphique », préconisées par l'équipe de la WRU; on y trouvera notamment (chap. V, par Jessica Melton, pp. 69-150) un exposé des « procédures pour la préparation des analyses en vue de leur codage » donnant des schémas de disposition des « phrases » de l'analyse télégraphique, sous forme de diagrammes, dont l'intérêt particulier a été mis en relief par Leroy et Braffort (note C. E. A. n^o 278, pp. 6-7); on y notera aussi un « glossaire des indicateurs de fonction » au nombre de 22 qui, dans le modèle linguistique WRU, servent à préciser les relations entre les termes, pour le domaine de la métallurgie, où ce modèle a été essayé en premier lieu. Un autre chapitre, par Thomas H. Rees, Jr., examinant l'application du même modèle à des articles de caractère économique du *New York Times*, ajoute 9 « role indicators » supplémentaires. La deuxième section de la 3^e partie donne la description du code sémantique et des codes spéciaux qui l'accompagnent; la 3^e section examine diverses méthodes de codage automatique; la 4^e, le traitement de documents déjà indexés ou classés selon d'autres méthodes en vue de les coder selon le système WRU; la 5^e, la « stratégie de recherche »; la 6^e, les machines pour la recherche des informations codées et, plus spécialement, le WRU Searching Selector.

Quant au code lui-même, il est présenté en deux « dictionnaires » : l'un anglais-code, l'autre code-anglais; ce dernier est établi dans l'ordre alphabétique des « facteurs sémantiques », au nombre de 214, à partir desquels sont construits les mots-code des différentes notions. On trouve en outre (pp. 259-278) une « classification générale des concepts génériques représentés par des facteurs sémantiques », en 5 grandes classes : concepts généraux, relations, états, processus, substances.

Nous avons présenté ailleurs (*Rev. Doc.*, v. 23, 1956, fasc. 4, pp. 133-6; document Unesco, département des sciences naturelles, 320/7115, 1957) certaines observations sur le « langage » Perry-Kent; nous n'y reviendrons pas ici, et l'examen détaillé du code sortirait, par ailleurs, des limites du présent compte rendu. On peut toutefois noter deux points : premièrement, l'analyse des concepts en facteurs sémantiques est loin d'être poussée au maximum : on trouve fréquemment de longues énumé-

rations alphabétiques de notions de détail, codées à l'aide d'un ou plusieurs facteurs et de numéros d'ordre arbitraires : voir, à titre d'exemple, les pages 854-7 (minéraux en général et leurs propriétés) ou 891-2 (propriétés des substances, non perceptibles sans effectuer des opérations), ou encore 916-8 (réactions chimiques). Deuxièmement, un coup d'œil rapide sur le dictionnaire anglais-code permet de constater certaines anomalies; par exemple la différence de codage des notions symétrique (ryng. rypr. 003) et non-symétrique (ryng. rzypr. 003) d'une part, asymétrique (rxpr. 182) d'autre part; ou encore solide (papr. 086) et solides (matt. 016). A la lettre P, on ne trouve pas polymérisation; polymère a le code cypr. malc. 009, mais « high polymer molecule », dans les H, est codé malc. rypr. 89x. 001, et la dépolymérisation, dans les D, reçoit le mot-code ruct. 159.

Ce livre représente le fruit d'un travail considérable et qui, sans aucun doute, peut être qualifié de travail de pionnier. Ses auteurs seraient sans doute les derniers à penser que leur œuvre a un caractère définitif : il s'agit d'expériences, d'essais, de tentatives, dans un domaine où, un peu partout, l'on s'efforce actuellement d'élaborer des méthodes pratiques, économiques, et rationnelles. La contribution de l'équipe réunie par Perry et Kent à « Western Reserve » s'inscrit dans le cadre de toute une série d'efforts qui convergent sur bien des points; l'avenir montrera ce qu'il faudra retenir, d'une part, ce qu'il faudra modifier ou abandonner, d'autre part, afin d'arriver à des solutions vraiment satisfaisantes.

Eric de GROLIER.

DIFFUSION

1198. — The First one hundred and fifty Years. A story of John Wiley and Sons, incorporated. 1807-1957. — New York, Wiley and Sons, 1957. — 26 cm, 242 p., fig.

Pour célébrer le cent cinquantième anniversaire de la fondation de la firme, l'éditeur Wiley de New-York a publié ce volume. Des chapitres rédigés par des universitaires ou des dirigeants de la maison retracent d'abord l'histoire de l'entreprise puis passent en revue ses principales publications depuis un siècle et demi dans les diverses branches du savoir ou de la technique.

En 1807 Charles Wiley, fils d'un patriote de la révolution américaine s'établissait à New York, d'abord dans Reade Street puis peu après dans Wall Street, à la fois comme libraire, éditeur et imprimeur. Les trois professions étaient encore confondues en effet au début du XIX^e siècle, une trentaine d'années environ depuis la fin de la guerre d'Indépendance, dans la vieille ville hollandaise qui commençait à se transformer et s'accroissait rapidement. C'était déjà la cité la plus peuplée, la plus riche et la plus commerçante de la nouvelle république. La politique et le journalisme y étaient actifs mais la curiosité scientifique et les préoccupations littéraires n'étaient pas moins vivantes. Charles Wiley participait à ce mouvement et dès 1815 son arrière-boutique de Wall Street « the den » (l'Antre) était célèbre comme rendez-vous des artistes et des hommes de lettres de New York. Ce fut même le berceau d'un club le « Bread and Cheese Club » ou « Cooper's lunch ».

Wiley à cette époque éditait des réimpressions d'écrivains anglais et des grands écrivains européens tels que Chateaubriand et Goethe. Mais il fut aussi l'éditeur de Fenimore Cooper et de Washington Irving, puis de Hawthorne, Poe et Melville. Plus tard il fit connaître en Amérique Carlyle et Ruskin. Ces publications littéraires qui furent marquantes dans la première moitié du XIX^e siècle ne sont pas toutefois ce qui établit l'importance de la maison qui est surtout célèbre pour ses ouvrages scientifiques et techniques. Cela nous vaut une suite de chapitres dus à des spécialistes qui, passant en revue les publications de Wiley dans une discipline donnée, esquissent en même temps une sorte d'histoire de cette discipline aux États-Unis. Comme on peut s'y attendre, l'éditeur américain fut souvent l'introduit dans son pays des ouvrages dus à des auteurs anglais. Toutefois il est intéressant pour nous de noter que dans les ouvrages de mathématiques pures c'est l'influence française qui a été dominante et que Wiley fut l'éditeur de traductions des ouvrages de Lacroix, Legendre et Bourdon, les ouvrages mathématiques anglais ne se présentant au XIX^e siècle que comme une suite de règles. En chimie, par contre, l'Amérique fut souvent tributaire des ouvrages allemands, notamment en chimie organique. De même, en chimie appliquée et industrielle, l'Amérique vécut jusqu'en 1914 presque entièrement sur les ouvrages allemands et ce fut la pénurie de produits chimiques à partir de 1917 qui l'obligea à donner un grand essor à son industrie chimique, d'où le développement correspondant des publications sur ce sujet. D'autres chapitres étudient l'art de l'ingénieur, les sciences biologiques, les mines, les forêts, l'agriculture, l'architecture ou l'économie domestique.

Cet ouvrage n'est pas une bibliographie bien qu'il donne des indications bibliographiques intéressantes. Mais ce n'est pas seulement l'histoire d'une maison d'édition. Il contribue à nous faire mieux connaître l'activité intellectuelle aux États-Unis pendant un siècle et demi.

Marie-Élisabeth MALLEIN.

1199. — POTTINGER (David). — The French book trade in the Ancien Regime. — New York, The Harvard University Press, 1958. — 24 cm, XIV-363 p., pl.

On pourrait *a priori* s'étonner de voir un pareil travail venir d'Amérique, si M. Pottinger ne nous expliquait pas dans son introduction les raisons de son entreprise : alors qu'il existe des histoires du commerce du livre pour l'Angleterre ou pour l'Allemagne et qu'on prête depuis longtemps, hors de France, une attention toute particulière à ces questions, celles-ci sont restées souvent négligées dans notre pays.

Dans une première partie (*Authors in the Ancien Regime*), M. Pottinger étudie successivement l'origine sociale des auteurs, leur rapport avec le public, l'organisation de la censure et les moyens de subsistance des écrivains; son travail est basé sur des statistiques : ayant relevé le nom de 600 auteurs de 1500 à 1791, il a étudié systématiquement leur origine, le lieu de leur naissance et celui de leur mort, les fonctions et charges qu'ils ont pu occuper, etc... On pourrait peut-être critiquer la conception d'un tel travail. En revanche, il y a grand intérêt à examiner l'étude statistique portant sur 6.000 titres à laquelle a procédé l'auteur, indiquant pour

chaque décade ce qui avait pu paraître d'ouvrages nouveaux et précisant s'il s'agissait de livres religieux, de textes juridiques, littéraires, etc. Penserait-on, par exemple, que l'on n'a jamais publié autant d'ouvrages religieux au cours du xvii^e siècle qu'entre 1690 et 1700? Plus intéressant peut-être encore, le pourcentage que donne M. Pottinger, des livres nouveaux écrits en latin par les auteurs qu'il a étudiés : 61,76 % en 1500-1509; 77,36 % en 1510-1519, puis une lente diminution jusqu'en 1580-1589 (22,56 %). Ensuite, remontée dans les trois décades suivantes, sans doute sous l'action de la Renaissance catholique (41,22 % en 1610-1619). Enfin, déclin sous le règne de Louis XIV, pour arriver à 18,37 % en 1680-1689, à 7,42 % en 1690-1699, à 16,57 % en 1700-1709, et, dès lors, à moins de 10 %, puis de 5 %.

En ce qui concerne les parties suivantes (II. Le commerce du livre; III. Les Maîtres; IV. Compagnons et apprentis; V. Métiers auxiliaires), M. Pottinger a su regrouper une foule d'indications précieuses par exemple au sujet de l'organisation des entreprises d'édition (dont certaines possédaient, rappelons-le, des fonds de 100 à 300.000 livres au temps de Louis XIV); ajoutons qu'on pourra consulter avec intérêt les pages 289 à 309 concernant l'industrie française du papier, en attendant que soient consacrés à cette question les travaux qu'elle mérite.

Au total donc, une enquête originale et précieuse sur l'évolution de la production; une bonne étude de l'histoire de la censure sur laquelle on dispose de peu de travaux valables; en ce qui touche l'organisation du métier, enfin, une consciencieuse mise au point pour laquelle l'auteur a certainement souffert de n'avoir pas pu venir en France poursuivre des recherches originales.

Pour ma part je me bornerai donc à rendre hommage à M. Pottinger et à dire que je n'ai guère relevé de lacune dans sa bibliographie; j'en profiterai également pour émettre le vœu que beaucoup de chercheurs, imitant l'exemple donné récemment par M^{lle} Ventre, puissent trouver le loisir d'entreprendre des travaux dans le domaine de l'histoire de l'édition. Ceux, en particulier, qui donneraient de bonnes monographies d'imprimeurs et d'éditeurs de Rouen, Lyon et Toulouse, voire de villes moins importantes, rendraient de grands services, surtout s'ils mettaient la main sur des archives et des comptes d'entreprise ou s'ils étudiaient des documents notariés explicites. Ainsi se trouverait défriché un terrain encore mal connu (surtout pour le xvii^e et le xviii^e siècle) de l'histoire intellectuelle française.

Henri-Jean MARTIN.

OUTILLAGE ET CONSTRUCTION

1200. — SCHULZE (Walter) und LUCAS (Walter). — *Neuzeitlicher Wohnungsbau : eine empfehlende Bibliographie.* — Leipzig, Verlag für Buch- und Bibliothekswesen, 1957. — 21 cm, 111 p.

Cette bibliographie sélectionnée, préparée par le D^r-Ing. Walter Schulze et le Dpl.-Ing. Walter Lucas, est consacrée aux procédés modernes de construction d'habitation. Les auteurs y ont réuni plus de 600 titres d'ouvrages et d'articles publiés de 1949 à 1956, en Allemagne orientale. Quelques traités fondamentaux, édités pendant la même période, en Allemagne occidentale, sont également cités.

Chaque référence bibliographique comprend l'auteur, le titre original, la ville d'édition, la date d'édition et le nombre de pages et d'illustrations. Les plus intéressantes sont accompagnées d'une courte note explicative.

Ces références, soigneusement sélectionnées, sont classées systématiquement. La bibliographie se subdivise ainsi : 1^o Généralités. 2^o Questions politiques et économiques. 3^o Urbanisme. 4^o Aspect économique de la construction. Réglementation. 5^o Typologie, typification, normalisation. 6^o Matériaux et éléments de construction, industrialisation, mécanisation, outillage. 7^o Travaux de finition et équipements intérieurs. 8^o La construction dans les villes de la République démocratique allemande. 9^o Habitat rural. 10^o Divers.

Cet ouvrage est complété par la liste des principales revues et des principaux centres de documentation de la République démocratique allemande, ainsi que par un index alphabétique des auteurs.

Il faut signaler, toutefois, que cette bibliographie, commencée au cours de l'été 1956 et terminée à la fin de la même année, doit être complétée par l'étude de la littérature technique récente. La normalisation, l'industrialisation et la mécanisation ont fait, en effet, depuis cette date, des progrès considérables qui ont été exposés dans de nombreux ouvrages.

Janine FLITZ.

II. BIBLIOTHÈQUES ET ORGANISMES DE DOCUMENTATION

1201. — *Nature (The) and development of the library collection. With special reference to small and medium-sized public library. Papers presented at an Institute conducted by the University of Illinois library school. Nov. 11-14, 1956.* — Champaign (Illinois), The Illini Union bookstore, 1957. — 23 cm, VIII-139 p.

Ce petit ouvrage rassemble les rapports (chacun suivi d'une bibliographie) présentés en 1956 à des Journées d'études qui s'adressaient aux bibliothécaires de l'Illinois et des autres états du Middlewest. Il nous fait vivre directement l'activité et les problèmes actuels d'une région très typiquement américaine.

Il existe en effet un paradoxe : la production imprimée aux États-Unis devient

de plus en plus gigantesque, avec 800 millions de livres imprimés en 1955, elle est le double de celle de l'année record 1929, et 80 à 90 % de la population ne lit pratiquement pas. Les bibliothécaires doivent donc attirer cette masse, lui « apprendre à lire » et élever constamment les exigences de leurs lecteurs anciens et nouveaux. L'un des buts de ces Journées d'études est d'encourager les bibliothécaires à utiliser à fond les moyens nouveaux pour remplir leur rôle : livre de poche, matériel audio-visuel, périodiques de vulgarisation publiés par le gouvernement.

Les deux premiers surtout font l'objet de rapports enthousiastes.

Le matériel audio-visuel dans les bibliothèques, nous le connaissons en France, notamment par des articles de ce *Bulletin* qui nous ont mis au courant des efforts remarquables de ceux de nos collègues pionniers dans ce domaine. Ici, à l'audition et au prêt de disques, s'ajoute la présentation de films de court et moyen métrage.

Selon le rapport de D. E. Strout, le livre de poche ne mérite absolument pas le mépris dans lequel le tiennent encore certains bibliothécaires, car il a changé à partir des années 1950, dans son contenu, sa présentation et son impression (en 1955, 4 livres de poche ont même figuré parmi les 50 meilleurs livres de l'année du point de vue de la typographie). Ils sont un élément essentiel pour attirer de plus en plus de lecteurs dans les bibliothèques, pour donner l'idée que les livres font partie de la vie quotidienne. Il faut utiliser le livre de poche comme moyen de passage vers la culture; il est adapté au monde d'aujourd'hui, alors que le livre relié américain traditionnel est soigné certes, mais lourd et coûteux. C'est par un livre de poche qu'on dispose de la première étude imprimée sur un aspect complètement nouveau d'un sujet. Seul il peut refléter un monde en pleine transformation, avec la myriade d'intérêts qu'il soulève, les aspects si divers de son présent et l'incertitude même de son devenir. D. E. Strout se risque à prévoir que la bibliothèque publique de l'avenir comprendra 90 % de livres de poche.

Les périodiques de vulgarisation, de plus en plus nombreux, qu'édite le gouvernement américain sont de tous niveaux et s'adressent à tous, au médecin, à la ménagère, au chef d'industrie, et aussi, à « l'homme de la rue » qui veut se renseigner sur la vie politique, sociale et économique actuelle, nationale et internationale, et sur les progrès de la science. Chaque état publie aussi des périodiques de ce genre. Et il y a naturellement, toujours plus nombreux eux aussi, les périodiques et les publications officielles « classiques » (l'ONU a publié autant en 2 ans que la SDN en 25 ans). On frémit un peu à l'idée de cette masse énorme de publications si inégales et on se demande comment le bibliothécaire d'une petite bibliothèque peut s'orienter dans ce dédale malgré les nombreuses bibliographies indiquées.

D'autres articles traitent : des bibliothèques pour enfants — c'est l'un des meilleurs avec une intéressante bibliographie commentée —, du rôle de la bibliothèque de l'état et de la censure.

Chaque bibliothécaire doit considérer la bibliothèque de l'état comme son conseiller et son aide en toute occasion; il doit être renseigné sur l'aide qu'elle peut lui apporter, particulièrement pour compléter et développer son fonds. Certains vont plus loin et pensent que toutes les bibliothèques de l'état pourraient être organisées en « système coopératif » pour que l'ensemble du territoire de l'état profite aussi également que possible du « service bibliothèque ».

Des bibliothécaires ont eu certaines difficultés avec la censure quand elle a voulu agir contre des livres « immoraux », ou hostiles à la ségrégation raciale, ou soupçonnés de propagande politique étrangère. C'était parfois certains états, ou l'initiative d'associations privées, parfois certains ministères. Dans le cas de la « décence », la censure est allée jusqu'au ridicule en s'attaquant à des classiques. Des bibliothécaires ont agi avec plus d'efficacité en participant par exemple à la « campagne d'échange » : un bon livre échangé contre 5 ou 10 de ces comics horribles ou immoraux qu'on trouve trop souvent entre les mains des enfants. Dans tous les cas, le bibliothécaire doit, tout en affirmant son opposition de principe à la censure, affirmer le « droit à lire », à être informé, du citoyen américain, droit que le bibliothécaire est chargé de mettre en application. La règle du bibliothécaire est immuable et doit être opposée à toute pression : s'efforcer à l'équilibre des diverses parties du fonds et sélectionner les ouvrages aussi objectivement que possible avec les seuls critères de la qualité ou de la valeur documentaire.

Depuis 1956, diverses informations montrent que la situation a évolué favorablement : la censure politique a pratiquement disparu, et, d'autre part, la fréquentation des bibliothèques continue à progresser. Au cours de ces Journées, l'optimisme s'exprimait avec une vigueur qui nous paraissait parfois exagérée, mais il semble bien maintenant qu'aux États-Unis aussi, après une période d'incertitude, on peut de nouveau avoir « foi dans le livre ».

Evelyne GÉRÔME-GEORGES.

1202. — Zeitschrift für Bibliothekswesen und Bibliographie. — Frankfurt a/M, V. Klostermann, 1958. — Jahrg. 5, n° 4. — 24,5 cm.

Ce quatrième et dernier fascicule de 1958 de la revue de bibliothéconomie allemande est consacré au jubilé de la Bibliothèque nationale de Bavière, fondée en 1558. Il contient (pp. 269-291) le discours prononcé à cette occasion par le Directeur général Gustaf Hofmann évoquant le passé de cette célèbre bibliothèque, les réalisations déjà accomplies, les perspectives d'un avenir encore plus riche et exposant les plans des bâtiments nouveaux qui doivent remplacer, d'une part, les parties de l'immeuble démolies pendant la deuxième guerre mondiale et créer, d'autre part, un cadre nouveau adapté aux besoins d'une grande bibliothèque d'étude moderne dans ce Palais du XIX^e siècle érigé par le roi Louis I^{er} de Bavière.

Depuis sa fondation par le duc Albrecht de Bavière, de précieuses bibliothèques privées comme celle de l'orientaliste Widmannstetter, celle du grand humaniste Fugger entrée en 1571, des fonds de musique importants ayant appartenus au XVI^e siècle à Hewart et à Werdenstein ont enrichi d'une façon exceptionnelle, avant la sécularisation des célèbres bibliothèques de couvents, cette bibliothèque nationale connue par ses fonds de caractère très varié. Elle possède aujourd'hui 2 millions de volumes, 50.000 manuscrits, 20.000 incunables, 69 livres xylographes, 75.000 périodiques, dont 4.000 étrangers.

Pour mettre ses richesses à la disposition de ses lecteurs, le catalogue alphabétique d'auteurs complet de service a été doublé par un autre destiné au public et le cata-

logue alphabétique de matières établi depuis 1911 a été complété depuis 1953 par un catalogue systématique tenu soigneusement à jour.

La Bibliothèque nationale de Munich a été de bonne heure bibliothèque « d'État », mais elle n'a pas pour autant abandonné son caractère de bibliothèque d'étude. Elle est de plus l'instrument de travail officiellement reconnu de l'Académie de Bavière. Elle a créé un bon nombre de bibliothèques provinciales et son catalogue collectif très important dessert toute la région. Elle remplit ainsi son rôle de grande bibliothèque scientifique de consommation. Dans la politique d'achat poursuivie en Allemagne de l'Ouest elle s'est vu attribuer par la « Deutsche Forschungsgemeinschaft » les importantes sections slaves et orientalistes.

La Bibliothèque de Munich est très ouverte aux idées modernes : elle a organisé dans de nombreuses sections le libre accès des lecteurs aux rayons, privilège qu'elle se propose d'étendre encore plus largement à l'avenir, elle a créé dans le même esprit des salles de lectures spécialisées à proximité des rayons des fonds respectifs, elle utilise dans une large mesure la xérogaphie comme procédé de reproduction, bref, elle semble représenter un exemple typique de grande bibliothèque de conservation et de consommation à la fois, respectant les traditions anciennes tout en instaurant le progrès moderne avec discernement.

Un deuxième article de cet intéressant numéro de revue rédigé par Anton Fischer et ses collaborateurs (pp. 291-305) informe les spécialistes de la restauration des manuscrits d'un nouveau procédé décrit en détail de la remise en état d'un codex de papyrus, le *Codex traditionum ecclesiae Ravennatis CLm 44*. Cette méthode utilise pour la première fois avec succès la combinaison de la soie et du papier-japon en vue de la restauration d'un papyrus.

Une troisième contribution de Heinrich Middendorf (pp. 305-320) expose la réalisation unique d'un récolement général de tous les fonds d'une importante bibliothèque nationale comme celle de Munich qui possédait 2 millions d'ouvrages, détruits en partie pendant la deuxième guerre mondiale (500.000 volumes), dispersés parmi 20 dépôts de sécurité pendant plusieurs années. En deux ans, sans fermeture de la bibliothèque au public, ce plan précis et bien médité semble avoir été réalisé et avoir donné pleine satisfaction en permettant de déceler toutes les pertes subies afin de pouvoir les remplacer dans la mesure du possible.

Jenny DELSAUX.

III. DOCUMENTATION ET BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALES

1203. — Australian (The) encyclopaedia in ten volumes. (Editor in chief : Alec H. Chisholm.) — Sydney, London, Melbourne, Wellington,¹ Angus and Robertson, 1958. — 10 vol., 26 cm.

Ouvrage de référence — le plus important consacré à l'Australie — cette encyclopédie comprend neuf volumes de texte et un volume d'index, environ cinq mille pages, plus de quatre millions cinq cent mille mots (index exclus), deux mille illustrations et cartes. Six mille deux cents sujets ont été examinés et l'index comporte plus de

quarante mille rubriques. Deux mille deux cents notices traitent de biographies, seize cents de la flore et de la faune, quatorze cents de géographie, les autres se répartissent entre différentes disciplines. Tableau complet de l'Australie présente et passée, tous les aspects de la vie australienne sont représentés.

Résultant de huit années de préparation, cet ouvrage a hérité de l'expérience acquise lors de l'élaboration d'un travail similaire mis en chantier en 1912 et paru en 1925-1927. Mais remanié, élargi, le centre d'intérêt étant déplacé, modifié dans le style et la présentation, la présente encyclopédie n'offre que peu de rapports avec la précédente. Entreprise privée, néanmoins travail d'équipe, cet ouvrage a dû faire appel à de nombreuses collaborations, services officiels du « Commonwealth Government » et des gouvernements d'état, autorités locales, entreprises privées, personnes physiques. Les bibliothèques, les musées, les galeries d'art, les jardins botaniques ont apporté leur collaboration. Parmi les bibliothèques, citons en particulier la « National Library » (Canberra) et la « Mitchell Library » (New South Wales), la première s'étant signalée par le contrôle des bibliographies placées en fin d'article et la seconde par la sélection des illustrations.

Quels sujets ont été l'objet d'une particulière sollicitude? Une grande attention a été donnée à tout ce qui est typiquement australien (biographies, aborigènes, naufrages sur les côtes australiennes, *Australiana*, littérature australienne, anglais australien, folklore, sports (surfing, football), participation de l'Australie à la première et surtout à la seconde guerre mondiale, faune et flore propres à l'Australie ou présentant des caractères particuliers d'adaptation, etc...) sans toutefois perdre de vue le plan international. Les biographies ont été traitées avec un soin particulier. Ayant pour base le *Dictionary of Australian biography* de Percival Serle, paru en 1949, un comité a été constitué, des listes ont été envoyées aux bibliothèques publiques et autres organismes des différents états, tandis que les différentes éditions du *Who's who in Australia* étaient dépouillées. Le nombre des articles géographiques s'est considérablement accru par rapport au premier projet. Toutes les localités de plus de mille habitants aux recensements de 1947 et de 1954 prennent place dans cette encyclopédie, de même que tous les accidents de terrain, fleuves, lacs, etc..., les services officiels responsables ayant été consultés et leur avis adopté pour l'orthographe des noms. Enfin l'exploitation du sol, le développement des sciences et des industries, les problèmes éducatifs et sociaux en résultant, ont été l'objet d'intéressantes études. Des suppléments sont prévus tous les deux ou trois ans.

Les articles sont rédigés d'une manière claire, simple, concise et accessible à tout homme cultivé, l'illustration servant encore à éclairer le texte. Mais les auteurs n'ont pu éviter un certain déséquilibre dans la longueur des articles variant d'une centaine à plusieurs milliers de mots. De précieuses bibliographies figurent en fin d'article. Un index dictionnaire très copieux, présentant dans une liste alphabétique unique les noms de personnes, les noms communs, les titres de publications, les noms d'espèces, les noms géographiques, etc..., différenciés par des artifices typographiques, permet de pousser très loin l'analyse par le renvoi au tome, à la page, au paragraphe.

Travail considérable offrant au chercheur une mine de renseignements sur toutes les questions australiennes.

Denise REUILLARD.

1204. — COLLISON (R. L.). — Les Services bibliographiques dans le monde. Cinquième rapport annuel. 1956. — Paris, Unesco, 1958. — 27 cm (Unesco/C U A /89).

L'importance de cette mise au point périodique n'est plus à signaler. Le présent fascicule la met à jour à la fin de 1957.

Dans l'introduction, M. Collison signale que de nouveaux pays sont désormais recensés et souligne l'importance accrue de l'activité des organismes internationaux (en particulier l'importance, dans le domaine des publications bibliographiques, de la bibliothèque de l'Union des Associations internationales de Bruxelles (U. A. I.)).

M. Collison regrette d'autre part que certains pays hésitent encore à créer une commission nationale de bibliographie ou à lancer une bibliographie nationale. L'une des causes en est le manque de formation professionnelle des bibliographes. C'est en effet un grave problème qui a été signalé au cours de la dernière réunion du Comité consultatif international permanent de bibliographie de l'Unesco par M. Julien Cain et qui a fait l'objet d'une note de M. Meyriat ¹.

P. S.

IV. DOCUMENTATION ET BIBLIOGRAPHIE SPÉCIALISÉES

SCIENCES HUMAINES

1205. — HORN-MONVAL (M.). — Répertoire bibliographique des traductions et adaptations françaises du théâtre étranger du xv^e siècle à nos jours... Préf. de M. Julien Cain... T. I : Théâtre grec antique. — Paris, C. N. R. S., 1958. — 27 cm, VII-123 p.

Cet ouvrage de grande envergure, qui ne comptera pas moins de huit tomes, se propose de répertorier les « traductions et adaptations françaises du théâtre étranger de toutes époques et de tous pays », sans omettre, évidemment, la documentation manuscrite (le point de départ choisi est d'ailleurs la traduction des *Comédies* de Térence faite en 1466 par Guillaume Rippe, notaire de Louis XI, et conservée au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale). L'entreprise de M^{me} Horn-Monval comblera une lacune souvent déplorée par les historiens du théâtre comme par les comparatistes, qui accueilleront avec satisfaction ce nouvel instrument de travail. Dans une chaleureuse préface (pp. v-vii), M. Julien Cain, après avoir rappelé les diverses raisons, tant familiales que professionnelles, qui qualifiaient tout particulièrement M^{me} Horn-Monval pour mener à bien un tel travail, souligne à bon droit le profit et les enseignements qu'en pourra tirer l'historien des littératures : les problèmes d'influences s'en trouveront éclairés, et l'on pourra faire de curieuses constatations touchant notamment l'évolution du goût, les caprices et les injustices de la mode en matière de littérature théâtrale importée.

L'auteur n'a pas visé à dresser des listes exhaustives en accueillant même les titres de livres qu'elle n'aurait pas eus en mains. Ses dépouillements ont porté sur trente-cinq fonds théâtraux conservés dans vingt bibliothèques de Paris. Le réper-

1. Voir : *B. Bibl. France*. 4^e année, n^o 5, mai 1959, p. 258.

toire complet réunira plus de 20.000 titres, chacun des volumes correspondants ayant été examiné par M^{me} Horn-Monval, qui décrit cette masse considérable selon les méthodes catalographiques les plus rigoureuses. Trente ans de contact quotidien avec l'admirable Collection Rondel (conservée à la Bibliothèque de l'Arsenal) l'avaient excellemment préparée à une telle tâche.

Le tome I, consacré aux auteurs grecs, groupe 2388 numéros (à quoi s'ajoutent un certain nombre de numéros *bis* et *ter*). On est d'abord un peu surpris de voir figurer, parmi les treize écrivains retenus, Bion, Moschos, Théocrite, Lucien, et même... Platon. Et puis l'on se dit que la scène est vorace, et qu'il était fatal qu'elle s'emparât de textes *dialogués* comme ceux des trois poètes bucoliques cités ou du railleur de Samosate. La présence du divin Platon est évidemment plus difficile à admettre, mais M^{me} Horn-Monval peut se retrancher derrière le n° 2327 (adaptation radiophonique des *Dialogues* platoniciens), et d'autre part, le mélomane apaisera sur ce point les réticences de l'helléniste en rappelant que le *Phédon* a bien déjà fourni à Erik Satie le « livret » d'une merveilleuse cantate.

Du moins Satie avait-il utilisé, dans son *Socrate*, une traduction fidèle. M^{me} Horn-Monval fait ressortir à juste titre, dans son Introduction (p. 2) que « le contingent des traductions authentiques est relativement restreint, alors qu'au contraire celui des adaptations est surabondant ». Il y a là, à notre avis, une difficulté; la notion d'« adaptation » est si élastique que l'auteur fait entrer dans le présent répertoire des pièces modernes qui n'ont plus qu'un rapport ténu avec l'esprit des œuvres antiques dont elles reprennent le titre : ainsi, l'*Antigone* d'Anouilh (n° 1847) ni l'*Electre* de Giraudoux (n° 1007) ne devaient, selon nous, être caractérisées comme des « adaptations » des tragédies correspondantes de Sophocle et d'Euripide; dans les deux cas, l'apport personnel de l'auteur moderne est trop considérable. A ce compte, d'ailleurs, pourquoi avoir omis la belle pièce de Lucien Fabre, *Dieu est innocent*, dont Valéry louait « l'extrême énergie », et qui rassemble en deux actes saisissants toute la substance de la terrible légende d'Œdipe ?

Un dernier mot, pour regretter le nombre élevé des coquilles typographiques; on n'aurait rien perdu à supprimer les noms et titres en grec, qui ont trop souvent souffert dans leur orthographe, notamment quant à l'accentuation.

Charles ASTRUC.

1206. — Larousse de la Musique, publ. sous la direction de Norbert Dufourcq, avec la collaboration de Félix Raugel et Armand Machabey. — Paris, Larousse, 2 vol. 27 cm, plus 2 disques microsillons [et 8 disques formant un t. 3]. Chaque tome avec 1 disque : 6 865 F.; sans disque 5800 F.

Encyclopédie de la Musique, publ. sous la direction de François Michel, en collaboration avec François Lesure et Vladimir Fedorov. — Paris, Fasquelle, T. 1. — 26 cm. — Rel. : 5 760 F.

Ah! les plaisants livres et qu'ils se laissent l'un comme l'autre feuilleter avec bonheur! Ils ont paru à quelques semaines d'intervalle, se recoupant souvent, pas toujours heureusement, l'un modestement appelé *Dictionnaire* et qui couvre toutes

les connaissances musicales et para-musicales, l'autre intitulé *Encyclopédie* et dont la partie essentielle reste le Dictionnaire.

Un public musical renouvelé et considérablement élargi par la Radio, le développement géant des disques qui diffusent l'une comme l'autre exécrable et admirable musique, la poussée des *Jeunes musicales* (ils sont actuellement plus de deux cents mille qui ont amené à la musique un auditoire frais, formé par de bons concerts) tentent de remplacer cette catégorie hélas presque fossile des amateurs-exécutants, souvent si pénibles pour les autres, mais souvent fort distingués et qui, médiocres ou excellents, participent activement à la musique.

Ce nouveau public, passif, mais réceptif et de si grande bonne volonté veut savoir et savoir vite. Qu'il s'agisse de musique savante, populaire ou de jazz, qu'un terme élémentaire de solfège, *mesure, intervalle, modulation* l'arrête ou que l'allèche un mot bien sonnante mais obscur, *atonalité, dodécaphonisme*, le *Larousse de la Musique* comme l'*Encyclopédie Fasquelle*, par des moyens et une tendance générale divers répondent à ce légitime désir d'information.

Le *Larousse de la Musique*, Le *Dufourcq* comme nous l'appellerons bientôt, comme on dit aujourd'hui dans notre jargon de bibliothécaires *Le Bultingaire* ou *Le Malcès*, a réuni sous la direction de Norbert Dufourcq une nombreuse et très solide équipe : plus de cent quarante savants français et étrangers (dont certains sont morts avant même que l'œuvre se réalisât : Émile Haraszi, Maurice Bex, le père Donostia, d'autres encore), et l'on y trouve les plus grands noms de la musicologie. Ceci dit le sérieux et l'ampleur de l'ouvrage.

La préface solide, très nourrie et si claire de Norbert Dufourcq doit être lue avec le plus grand soin sans oublier les trois spirituelles lignes liminaires : « Le premier geste du virtuose, du chanteur ou du musicologue qui ne trouveront pas leur nom dans cet ouvrage sera de le refermer. Le premier soin de l'amateur qui ne découvrira pas à l'ordre alphabétique... l'analyse de son œuvre préférée sera d'interrompre son enquête ». Ceci dit, N. Dufourcq expose les grands principes qui ont présidé à ce rassemblement immense de documents étalés dans le temps et l'espace qui englobent musiques, musiciens, instruments de tous les siècles, de tous les continents, vocabulaires techniques, notions acoustiques excellemment rédigées, le tout sous un format relativement mince, dans une présentation typographique élégante, aérée, sur papier flatteur, agréable aux yeux et au toucher :

1° Ce n'est pas un Dictionnaire des contemporains. 2° Dans la rédaction des notices, forcément concises et limitées, l'historien a toujours le pas sur l'esthéticien. Peu ou point de jugements de valeur. Des faits concrets, précis, relatifs à la biographie et surtout à l'œuvre.

Et voici qui répond à la plupart des objections, disons même à nos déceptions de trouver parfois de sèches mentions de titres ou d'années quand une ligne d'appréciation, s'il s'agit de talents injustement méconnus, aurait pu venger de l'oubli, je pense à Jean Cras, par ex. qui n'appartenait pas au monde des musiciens et dont le trio, le quintette surtout s'égalent aux plus célèbres, ceux de Schumann et de Debussy. Notre plus grand musicologue français, et un des plus grands musicologues internationaux, André Pirro, valait plus et mieux qu'une courte nomenclature. Cette règle est d'ailleurs d'une application très souple et les jugements de valeur reprennent

à tout moment leurs droits. Pour les virtuoses, légitimement sacrifiés aux créateurs les noms retenus ou écartés étonnent parfois. Au XIX^e siècle, La Pasta, la Sontag, la Malibran, bien sûr, mais pourquoi de médiocres musiciens, la Grisi, Duprez, si l'on élimine les plus grands de tous, Tamburini, Rubini surtout qui inspira d'admirables développements aux écrivains romantiques et qui expliquent en majeure partie la furie du public romantique pour le *bel canto* et le Théâtre italien. De nos jours, pourquoi pas un mot pour ceux qui furent de si nobles serviteurs de leur art, un Marcel Ciampi, une Yvonne Astruc que la guerre découronna. Et dans un autre ordre d'idées, pourquoi une notice au marquis de Cuevas et pas la moindre mention de Gabriel Astruc qui introduisit les Ballets russes et Diaghilev (2 notices qui auraient fort bien pu être fondues) dans cette extraordinaire période musicale qui précéda la première guerre mondiale ?

On ne pouvait pas tout dire, mais un système plus serré de renvois aurait pu faire gagner quelque place et pas mal d'illustrations auraient pu sauter. *L'orgue de Barbarie* qui se contente de nous rappeler l'aveugle provincial quêtant au coin d'une rue ou la cathédrale de Chartres dominant la Beauce qui n'apporte strictement rien à la notice sur la ville, car ce dictionnaire, en dehors de ses si riches synthèses sur la musique des différents pays qui sont parfois de véritables chapitres d'histoire musicale, fait leur place aux villes, aux provinces, centres animateurs, passés ou récents.

La préface s'explique encore sur certaines lignes générales : à l'exception des jeunes qui ont fait une irruption soudaine et particulièrement originale ou révolutionnaire, un Boulez, par ex., le *Dictionnaire* s'arrête aux compositeurs nés avant 1914. Pour une même raison d'exiguïté, les biographies de compositeurs célèbres ont été réduites à l'essentiel. Mais ce que ne dit pas la préface, c'est qu'un usage rationnel du *Dictionnaire* permet d'élargir considérablement les connaissances sur tel sujet précis. Debussy ne se verra pas cantonné à sa seule place alphabétique. On le trouvera dans l'étude si documentée sur *l'École française*, et naturellement au mot *Impressionisme*, *Diaghilev* et évidemment (mais ceci aurait pu être groupé au nom de l'auteur) aux œuvres essentielles : *Pelléas*, *Prélude à l'Après-midi d'un faune*, etc. analysées à leur place alphabétique dans le texte, ou à l'Appendice *Analyses*. Et ce n'est pas une des moindres nouveautés de cet ouvrage de réserver plus d'une centaine de pages de rédaction toujours très claire à l'analyse de textes capitaux rangés par genres et par auteurs à l'intérieur des genres. Cette heureuse innovation aurait encore gagné en efficacité si une table récapitulative avait permis d'aller immédiatement à l'œuvre désirée, d'autant plus qu'il y a flottement d'un tome à l'autre et que l'on trouve par exemple les sonates de Beethoven, tantôt à leur nom, *l'Aurore* (I, 595), tantôt à la forme sonate (II, 578). Enfin la documentation de Debussy trouvera son complément logique aux appendices *Discographie*, et *Bibliographie*.

Ce sont, bien sûr, des raisons matérielles qui ont fait rejeter en fin de volume les références qu'il aurait été si commode de trouver à la suite des notices. Mais on ne saurait assez louer Suzanne Wallon pour son ingrat et beau travail de coordination et de supervision. Forcée de réduire au minimum ses informations, elle a su généralement choisir les ouvrages récents les plus sérieux et dans le passé ceux qui contiennent à faire autorité. Souvent, certes, on se dit : pourquoi celui-ci et pas celui-là, mais il fallait sacrifier. Un seul regret : pourquoi avoir systématiquement écarté

l'indication de documents essentiels, les plus émouvants, ceux qui permettent le mieux l'approche des êtres : carnets, mémoires, journaux intimes, correspondances. Berlioz a échappé de justesse grâce à sa carrière de critique littéraire.

Dans un ouvrage d'une conception si neuve, on imagine la place faite aux moyens audio-visuels dont les mérites culturels ne sont plus à vanter. Ah! la voilà enfin réalisée, cette « musique sans larmes » toujours vainement promise à notre adolescence! L'œil, happé par l'image qui n'est pas ici simple complice mais adjuvant, saute à la notice, court d'image en image, de notice en notice — qui ne connaît la joie de tout dictionnaire feuilleté de page en page et d'article en article (Liszt au moment de sa grande fringale livresque ne cessait d'en acquérir). Ici, la joie, l'intérêt sont continuellement dépassés. Vous voilà en arrêt sur cet extraordinaire Sitar hindou du « Metropolitan Museum of art » de New York dont l'élégant et long manche s'appuie sur un paon royal, ou sur ce moine japonais jouant d'une sorte de clarinette, la tête coiffée d'un panier lui couvrant entièrement le visage, comment ne pas remonter aux illustrations qui les encadrent, comment ne pas dévorer les grands articles sur la musique hindoue ou japonaise qui les expliquent, comment ne pas désirer s'informer davantage grâce à la Bibliographie déjà citée et surtout se procurer le moyen d'entendre cette musique. La seconde annexe, la Discographie, répond à cette question, classée alphabétiquement par auteur, puis par grand sujet, ici, musique des peuples, Inde, Japon. Le choix, très valable, mais sommaire, n'a retenu que les micro-sillons d'œuvres intégrales, et au cas de multiples versions, l'interprétation la plus fidèle. Parfait, mais aux références commerciales complètes si aisées à trouver chez le premier disquaire venu, j'aurais préféré une simple mention du producteur suivie des noms, plus accrochants pour l'amateur de musique, de la formation symphonique, du chef d'orchestre, des interprètes.

Pour en finir avec le sonore, je veux insister sur l'intérêt didactique certain, l'intérêt tout court présenté par les deux disques encartés dans les deux dictionnaires. Illustrations vivantes, l'un des timbres, des tessitures et des possibilités des instruments de l'orchestre (instruments à vent, à cordes, à clavier, instruments de percussion), l'autre donnant la réalisation, l'exemple concret des termes techniques expliqués dans le *Dictionnaire* : appoggiatures, cadences, canon, etc. Je leur ferai le seul reproche d'être bien trop courts et d'un tempo un peu rapide. D'achat facultatif, ils sont tout-à-fait à recommander aux possesseurs de tourne-disque ou d'électrophone. Et j'insiste tout particulièrement pour les bibliothèques de petites villes où les occasions de concerts symphoniques sont si rares. Enfin facultatif aussi dans son achat, le troisième tome du *Dictionnaire* qui présente exactement sous le même format que les deux premiers un coffret contenant sur huit disques de courte durée l'exemple des principales formes musicales dont il a été question au cours de l'ouvrage : air à boire, rondeau, sonate, suite, toccata, etc. Ces airs sont pour la plupart inédits.

Revenons au visuel. Ce que l'on nous offre de plus spectaculaire, de plus neuf, ce sont ces cartes qui, sur fond géographique gris ou blanc font jaillir un problème, un bilan ou la vie d'un compositeur dans ses allées et venues. J'en dirais autant pour quantité d'autres cartes d'aussi heureuse réalisation, la polyphonie en Occident, des origines au xvi^e siècle, la diffusion de l'orgue dans la chrétienté occidentale dans les

quinze premiers siècles, bref chaque fois qu'il y a influence ou développement d'influence. Je suis plus réservée pour les voyages des musiciens. Ou les cartes sont claires et faciles à lire et fatalement incomplètes et inexactes (Les voyages de Liszt en Angleterre ne s'arrêtent pas à Londres, il était à Nohant en 1837, non en 1834; le seul voyage important pour la formation de Chopin, Paris excepté, c'est Vienne, Vienne n'est pas nommée), ou elles sont plus complètes et plus précises, mais de lecture bien trop difficile. Une formule très satisfaisante a été adoptée pour quelques musiciens, pour Mozart, par exemple, ou pour Saint-Saëns, ce globe-trotter à travers la planète, la carte est réduite à un schéma très simple accompagné d'un tableau très précis des dates et des lieux.

Quant à l'illustration proprement dite, elle est fort belle. Assez rarement gratuite. Très jolis, bien sûr, les quais de l'Arno à Florence ou Chartres déjà cité, mais pour un dictionnaire de géographie. Un dictionnaire de musique où la place a été mesurée au millimètre n'en a que faire. Surperfétatoires les deux « orchestres » de Dufy, si beaux certes, mais si également Dufy. Trop de scènes de ballets et de décors, ceux de *Ciboulette* ne m'intéressent pas du tout. Mais par contre que l'on nous montre la mise en scène actuelle si sobre, si nue, si grandiose de Wieland Wagner et le clinquant du Bayreuth de la première époque, voilà qui est passionnant. Il ne s'agit pas d'une évolution mais bien d'une révolution qui grandit et magnifie le texte musical. Très peu de portraits de musiciens ou du moins bien rarement ceux que l'on aimerait. Pour deux ou trois évocations impossibles à oublier, les si émouvants dessins de Clara et de Robert Schumann par J.-B. Laurens ou cet instantané criant de vérité de Claudel et d'Honegger à une répétition de *Jeanne au Bûcher*, beaucoup trop de messieurs guindés, figés dans leurs habits et leurs poses sages pour photographes : Debussy, V. d'Indy et l'humoriste Satie, Fauré surtout, un vrai marchand de drap à l'œil inerte, lui le si subtil Fauré affinant toujours sa musique à mesure que seule lui restait l'audition intérieure. Mais ce ne sont tout de même que scories à côté de cet inépuisable réservoir d'images puisées à toutes les sources : musées d'art et musées folkloriques du monde entier, bibliothèques et manuscrits à miniatures, églises et cathédrales, collections particulières ont fourni à foison. Que d'anges musiciens ! Et pas ceux si tendres, si suaves mais si connus de Memling, mais envolés de partout, du Portugal, d'Espagne, d'Italie, de chez nous aussi, voyez l'admirable prise de vue (II, 77), « Détail du tombeau de Réginald de Montclard » de l'église de la Chaise-Dieu. Beaucoup de fac-similés de manuscrits, reproductions d'instruments les plus divers, des épinettes au travail le plus riche aux rudimentaires pipes de guerre taillées dans des courges, et très souvent ces instruments sont démontés devant nous, de grandes planches détaillées nous en expliquent le fonctionnement et le mécanisme, comme telle page sur le clavecin (I, 103), qui nous réserve au dos la surprise de cette ravissante gravure de Nicolas Arnault : une dame de qualité devant son instrument aux chatoyantes peintures si évocatrice d'une époque à jamais révolue de temps qui s'écoule lentement, de loisirs et de luxe.

Inutile de nous étendre davantage. Ce magnifique travail qui ne remplace évidemment ni le Lavignac, ni le Grove, ni le Riemann, s'impose dans toutes les bibliothèques, soit qu'il s'ajoute aux autres, soit qu'il apporte aux bibliothèques de moyens réduits un instrument de consultation indispensable. Souhaitons seulement qu'un

Index à la manière du « Bédier et Hazard » nous permette dans une toute prochaine édition, de retrouver sans avoir à feuilleter les volumes, ces précieuses indications de personnes, d'œuvres ou d'illustrations qui pour différents motifs n'appartiennent pas à une rubrique strictement déterminée et alphabétique.

* * *

Instruire et plaire, tel est en somme l'objet du *Larousse de la Musique*. Plaire et instruire se propose plus exactement l'*Encyclopédie Fasquelle* dont le premier tome a paru la même année que le *Larousse*. Nées du même besoin, les deux œuvres répondent à peu près aux mêmes curiosités, mais traitées dans un esprit très différent et finalement se complètent plus qu'elles ne se doublent. Si vous voulez du sérieux, prenez Dufourcq, si vous voulez de la fantaisie, prenez Fasquelle. Ceci dit, vous apprendrez dans les deux. L'*Encyclopédie* de plus vastes proportions doit paraître en quatre tomes. Un dictionnaire occupera en plus des deux-tiers du premier ouvrage les volumes II et III à paraître. Le quatrième tome formera l'*Encyclopédie* proprement dite. Une série d'études de valeur diverse occupe le premier tiers du premier volume.

Au premier coup d'œil, le Fasquelle et le Dufourcq révèlent leur tendance propre. Le *Larousse* nettement axé sur le passé et sur un présent si solide et si sûr, si trié qu'il fait déjà presque figure de passé. Ne sont cités que les vivants célèbres. D'eux jamais un portrait, encore moins une caricature. Sans l'amusant tableau du « Groupe des six » par J.-E. Blanche, impossible de se représenter un Auric, un Milhaud, un Poulhenc. Au contraire, Fasquelle est presque agressivement d'aujourd'hui et de demain. J'espère, puisqu'il n'en est qu'à l'amorce de son dictionnaire, qu'il va ramasser toutes les miettes tombées du Dufourcq et qu'il sera, lui, ce *Dictionnaire des contemporains* que le Larousse se défend d'être. Que ferions-nous aujourd'hui sans ce Fétis si absurdement décrié et qui contient une foule de renseignements impossibles ou si difficiles à obtenir quand les intéressés ont disparu. Quant aux grands morts d'hier dont je déplorais l'allure solennelle, les voici enfin vivants et dans l'intimité. Voici Debussy en pique-nique avec la charmante Chouchou, le revoilà à Houlgate s'abritant sous une ombrelle à ramages, voilà l'expression intense fixée par Pierre Louys, et puis en bras de chemise, entre ses vieux parents, et puis le voilà mort. Le bouleversant dessin vient de la Collection André Meyer. Tout musicien, tout musicologue connaît cette si précieuse collection et chacun sait qu'André Meyer est aussi soucieux de récolter que généreux à communiquer. Larousse comme Fasquelle ont puisé à cette même source, mais ils n'y ont pas du tout pris les mêmes choses. Les tableaux de maître, les riches instruments, vous les trouverez dans le Larousse, mais que de divertissants dessins, que d'amusantes caricatures, vous aurez dans Fasquelle. Plus somptueuse, l'illustration du Dufourcq, plus vivant, plus réjouissant, le Fasquelle. Ce n'est pas un Brahms, mais six Brahms que l'on nous offre depuis l'adorable et juvénile crayon de J.-B. Laurens jusqu'au fougueux et ventripotent chef d'orchestre, et quel tendre et poétique Boieldieu de Boilly ! Ici, le visage ravagé de Cherubini par Horace Vernet, là le crayon si sensible de Casals par Kandera ou la spirituelle figure de Berg par Dolbin, et, du même, ce si expressif

visage de Bela Bartok... On ne finirait pas de citer. Évidemment la jeune fille au piano de Cézanne se trouvera dans le Fasquelle comme dans le Dufourcq, mais s'il s'agit des Matisse, des Dufy ou des Picasso, tout change. Ici, point d'orchestre de Dufy, mais une vision surréaliste de « l'Hommage à Mozart » et je ne pense pas que l'étudiant musicologue du *xxiii*^e siècle puisse trouver autant de matière d'enseignement dans « les musiciens » de Matisse ou dans « Le duo » de Braque que nos jeunes apprentis se penchant sur « Le Champion des dames » de Martin Lefranc. Mais comment une illustration si savoureuse a-t-elle pu retenir dans sa première partie tant de déroutantes photographies, ce Poulenc dégénéré par exemple ou ce Sauguet, Sauguet, le plus humoristique de nos compositeurs travesti en petit retraité de la S. N. C. F. coulant ses jours dans son fauteuil d'osier en roulant ses cigarettes. Dieu merci, le voilà vengé par son autoportrait, et nous voici rassérénés par le désopilant dessin d'Auric ou les belles têtes de Britten, Boulez, Varèse (enfin mis à sa place) ou la multiplicité des Stravinsky. Souvent on voudrait plus d'exigence dans la rédaction des légendes. Inutile de commenter l'admirable dessin de Chopin par Delacroix qui porte très nettement : « Chopin par Eug. Delacroix, 1840 » par « Chopin peu de temps avant sa mort » (Delacroix), alors, et personne ne l'ignore, que Chopin avait encore neuf années, presque le quart de sa courte vie, à parcourir, et quelques-unes de ses plus grandes œuvres devant lui. Voici qui déconcerte et donne un sentiment d'insécurité que nous retrouverons ailleurs. Pour en finir avec l'illustration, ici comme dans Dufourcq, beaucoup [de reproductions de manuscrits, de lettres aussi, et d'instruments de toutes sortes, des plus nobles aux plus populaires. Et pour montrer à quel point les deux ouvrages se complètent, c'est dans Fasquelle que vous trouverez la reproduction du crouth, l'un des plus anciens instruments à archet européen, et dans le Larousse une image du cromorne, instrument en bois de la famille des bombardes. Mais à peu près toujours, les notices seront plus complètes, plus satisfaisantes dans le Larousse.

Pourquoi? Sans doute parce que l'équipe du Larousse est beaucoup plus nombreuse.

Au lieu des cent quarante savants du Dufourcq, une demi-douzaine de rédacteurs, aidés pour les rubriques essentielles par quarante musicologues environ qui ont signé leurs notices. Ce sont d'ailleurs souvent les mêmes qui ont collaboré aux deux entreprises, ce qui est pour nous le meilleurs des garants. Il suffit de citer Vladimir Fedorov et François Lesure qui participent à toute la publication et auxquelles on doit, en dehors des notices du dictionnaire, des articles tout à fait précis, l'un sur les bibliothèques musicales françaises, l'autre sur les périodiques musicaux actuellement en cours.

L'équipe Fasquelle nous offre d'ailleurs un éventail de notices plus large que le Dufourcq. Pour le passé, elle retient tout ce qui lui semble valable. C'est ainsi que nous trouvons sous la signature de Solange Corbin une étude inattendue et fort intéressante sur Charlemagne et son rôle de premier plan pour la liturgie médiévale. Pour la musique contemporaine, aucun ostracisme d'âge et les compositeurs qui n'en sont encore qu'aux promesses sont étudiés avec le même soin que leurs aînés. Aucun souci d'équilibre non plus, liberté entière est donnée aux critiques : un article sur Balakirev atteint tout juste 17 lignes, mais Debussy qui occupe à peine trois

colonnes dans le Dufourcq s'enfle en onze excellentes pages, Berg s'étale sur sept (34 lignes dans le Dufourcq) dues au compositeur Pierre Boulez qui ne se contente pas d'être le remarquable disciple de l'école de Vienne (Schoenberg), mais donne de nombreux et enrichissants articles à l'Encyclopédie. On en dirait autant du très long et pétulant article de Beauvils sur Chopin. Quant à Dallapiccola qui a tout juste vingt lignes dans le Dufourcq, le Fasquelle lui attribue une longue colonne. Mais tous ces jugements quantitatifs et qualitatifs sur les deux dictionnaires doivent toujours être repris et nuancés. Vous auriez bien tort de croire que vous serez plus savant en ouvrant le Fasquelle au mot *doécaphonie* qui ne lui réserve que onze lignes tandis que le Larousse l'explique en près d'une page. Pour les gens de culture musicale moyenne, le mot *atonalité* sera mieux compris dans le Dufourcq. Et pour de vrais pionniers comme Aaron Copland, on pourrait imaginer Fasquelle plus précis. Pas du tout, c'est Larousse. Et pour Caplet, mort en 1925, Dufourcq ? Mais non, c'est Fasquelle. Par contre une mention qui excite au plus haut point la curiosité contemporaine : La *musique concrète* se voit traitée en une demi-colonne dans le Dufourcq alors que le Fasquelle lui consacre deux pages et demie. Si j'y insiste, c'est que nous avons là un exemple typique de la fantaisie, j'allais dire de la désinvolture du Fasquelle. Le long exposé de la musique concrète par son inventeur, Pierre Schaeffer, est immédiatement suivie d'une attaque d'une virulence non dénuée de pertinence par Pierre Boulez, mais étrange par sa juxtaposition même. Vous direz, c'est vivant. Déconcertant aussi. Et je crois que ces deux épithètes sont tout à fait dans la ligne voulue par le directeur de l'Encyclopédie, François Michel.

Quant à la bibliographie (œuvres et références), elle suit les notices et leur très appréciable abondance — non critique — diminue sérieusement les chances d'omissions capitales. Il est dommage que des catalogues à la manière de ceux qui ont été dressés pour Bach ou Beethoven n'aient pas été systématiquement établis pour tous les grands compositeurs.

Qu'il s'agisse de la bibliographie ou des notices, il serait facile et un peu puéril de relever des lacunes d'importance diverse ou des mentions inutiles ou suspectes. Je n'ai pas non plus relevé les erreurs de détail du Dufourcq. Il est impossible que d'aussi vastes compilations dues à tant de collaborateurs ne laissent échapper des fautes plus ou moins vénielles. Mais dans l'ensemble, on est bien forcé de constater que le Dufourcq est plus soigneux. Bornons-nous à un seul exemple, à propos du compositeur Félicien David, aujourd'hui tombé en désuétude mais qui eut son moment de grande gloire : une seule erreur de date dans le Dufourcq, six dans le Fasquelle. On nous promet une amélioration et de nouveaux concours à partir du tome 2, tout particulièrement pour l'ethnologie musicale qui laisse trop souvent à désirer.

Enfin, je ne veux pas terminer sans dire un mot des articles fort inégaux qui composent le premier tiers de l'ouvrage. Autant il apparaît vain de parler de ou sur la musique (on peut faire exception pour quelques lignes fines et profondes du poète Henri Michaux), autant certaines mises au point apportent de curieux renseignements. Nous avons déjà parlé des contributions sur les bibliothèques et la presse musicale de V. Fedorov et de F. Lesure. De ce dernier une note bien utile sur les éditeurs de musique qui l'eût été encore davantage en nous donnant les adresses des éditeurs

étrangers. Beaucoup de bonnes idées dans l'article de Massis sur l'Enseignement musical en France, d'excellents conseils de Myriam Soumagnac pour une création de discothèque éclectique. Des vues rapides mais instructives sur la naissance et l'évolution du puissant et démocratique mouvement des *Jeunesses musicales*, sur la radiodiffusion aussi, qui par suite des énormes moyens matériels dont elle dispose assure — et surtout pourrait assurer — de nombreuses créations d'œuvres rares ou inédites. Mais s'il y a réellement de telles possibilités, qui s'insurgera assez fort contre la misère des programmes et l'affreuse musique déversée tout au long de ces fameuses heures creuses qui, bien utilisées, pourraient devenir si denses? A retenir aussi quelques pages sur l'organisation des concerts par Claude Chamfray où sont piqués de bien jolis détails. Saviez-vous ce qu'il en coûtait à un virtuose pour assurer en 1896 les frais d'un récital : publicité-salle-affiches : 72 francs plus 3 fr 75 pour l'impresario. A faire bêler d'envie tous les premiers prix du Conservatoire! Le morceau capital — et il l'est par sa longueur — aurait dû être le *Tableau Chronologique* qui termine cette partie. On sait l'intérêt et les services rendus par ces tableaux synoptiques. Mais à vouloir trop bien faire, à nuancer sur six colonnes les faits et les idées, leur arbitraire répartition évoque malgré soi l'amusante caricature de cet employé de mairie qui, plié en deux par le respect, reçoit la déclaration de naissance d'un bébé du nom de Hugo, Victor pour le prénom. Pourquoi 1212 Frédéric II à la Chronologie et 1214, Bouvines, aux Faits? Pourquoi *naissance* de Gengis Khan ou de Copernic aux Idées? Et pourquoi, à Musique, une seule mention de Ravel et pour une œuvre charmante, certes, mais tout de même une des plus minces, l'exquise *Pavane pour une Infante défunte*? On multiplierait ces exemples à l'infini.

De tout ceci que conclure? Et que choisir : Larousse ou Fasquelle? Dans tous les cas où le double achat sera possible, aucune hésitation tant les textes et les services rendus sont complémentaires. Mais pour les bibliothèques très pauvres et contraintes par nécessité à la dure politique des sacrifices, donner la préférence au Dufourcq.

Thérèse MARIX-SPIRE.

1207. — PIANKO (Gabriela). — *Filologia klasyczna w Polsce. Bibliografia za lata 1950-1954.* — Warszawa, Państwowe wydawnictwo naukowe, 1958. — 20,5 cm, 164 p. (La philologie classique en Pologne. Bibliographie des années 1950-1954).

Tout ouvrage bibliographique est en premier lieu l'instrument de travail du savant à la recherche des sources. Mais la bibliographie joue aussi un autre rôle : elle présente l'état des études et des travaux dans tel ou tel domaine scientifique. La bibliographie de M^{me} Pianko constitue la suite de la bibliographie publiée en 1952 pour les années 1945-1949. Les deux fascicules représentent donc l'état complet des études de philologie classique en Pologne pendant 10 ans de la République populaire polonaise.

La liste des professeurs et savants polonais assassinés pendant la guerre ou morts des suites de la guerre est très longue. Parmi les victimes, on compte plusieurs philologues classiques. On sait que la philologie polonaise était représentée par des savants célèbres dans le monde entier. L'ennemi n'a pas épargné les plus renommés. La

guerre finie, les travaux scientifiques ont repris en Pologne dans tous les domaines en particulier en philologie classique. Les premières années ne furent pas faciles et le premier fascicule de M^{me} Pianko (1945-1949) nous le dit très clairement avec chiffres à l'appui. Pour ces 5 ans : 783 notices bibliographiques seulement. La situation a évolué pendant les années suivantes où l'on compte 3 fois plus de notices : 2023 pour le deuxième volume. Cet accroissement témoigne de la vitalité de la philologie classique en Pologne, et permet d'espérer de nouveaux progrès.

Au début de l'ouvrage figurent l'introduction, la liste des abréviations, les titres de revues et des publications en série, les noms des instituts et les sigles bibliographiques. La bibliographie proprement dite contient 14 chapitres :

I. Écrivains grecs et latins. II. Histoire et théorie de la littérature, mythographie et folklore. III. Linguistique, métrique, rythmique, prosodie, chants et musique. IV. Histoire des textes, paléographie, papyrologie. V. Archéologie, épigraphie numismatique. VI. Histoire politique, sociale et économique. VII. Religion et mythologie. VIII. Droit. IX. Philosophie. X. Sciences techniques, métiers, sports. XI. Moyen âge, Renaissance, Baroque, Siècle des lumières, *Polonica* : a) écrivains. b) études générales. XII. Études de l'influence classique. Philologie classique en Pologne. XIII. Bibliographie, nécrologie, livres commémoratifs. XIV. Enseignement, méthodes, manuels. A la fin se trouve un index d'auteurs.

On a suivi pour la rédaction, les instructions de la Commission bibliographique du Comité polonais des normes.

Je ne me propose pas de faire une critique minutieuse du livre de M^{me} Pianko mais je crois utile de lui présenter quelques suggestions pour ses travaux futurs sur la bibliographie de la philologie classique en Pologne. D'une bibliographie, on exige avant tout la clarté : cette qualité me paraît un peu faire défaut. Sans doute faut-il en accuser en premier lieu le procédé de multigraphie adopté ici.

Au chapitre XI (subdivision A) l'auteur nous donne la liste des écrivains par ordre alphabétique. Il eût été, semble-t-il, préférable de séparer les écrivains polonais des écrivains étrangers. Je pense d'autre part qu'il serait nécessaire de donner, à côté du nom polonais d'un écrivain, la forme latine de ce nom pour éviter une impression parfois chaotique (par exemple pour : *Dantyszek, Jan*, la première notice bibliographique (numéro 1198) se présente comme suit : *Joannis Dantis, Poetae laureati carmina*, etc...). Au même chapitre XI (subdivision B : études générales), les notices bibliographiques 1677 : *Acta Tomiciana* ou 1679 : *Album studiosorum universitatis Cracoviensis* ne sont pas des études générales mais des recueils de documents. De même les notices 1715 et surtout 1716 : les études du professeur Gansiniec sur l'épithaphe du roi Boleslas ou le numéro 1801 (la plus ancienne poésie polonaise latine) méritent une place spéciale. L'ampleur du chapitre XI indique très nettement que les philologues polonais travaillent beaucoup sur la littérature polono-latine, et sur les influences latines en Pologne et le millénaire de Pologne fait prévoir un nouveau développement de cette section; il conviendrait donc, pour éviter la confusion, de pratiquer de nouvelles subdivisions et peut-être de classer par périodes chronologiques les travaux scientifiques (études, édition des auteurs, recueil de documents). D'autre part, une refonte des chapitres XI et XII serait sans doute souhaitable.

Il s'agit là d'un travail de longue haleine bien que M^{me} Pianko ait été aidée, nous dit-elle dans l'introduction, par les travaux bibliographiques effectués à la Bibliothèque nationale de Varsovie. Grâce à M^{me} Pianko la philologie classique polonaise a maintenant sa bibliographie pour les 10 années d'après guerre. Toutefois, nous nous trouvons au 15^e anniversaire de la République polonaise : il reste donc à rattraper un retard de 5 ans. On sait toute l'importance de la bibliographie pour le développement de tout travail scientifique. Il faut donc souhaiter que le Comité d'étude sur l'Antiquité de l'Académie des Sciences de Pologne d'une part, « l'éditeur Państwowe wydawnictwo naukowe » d'autre part, viennent en aide à M^{me} Pianko afin qu'elle puisse publier le plus tôt possible le fascicule contenant la bibliographie de la philologie classique en Pologne pour les années 1955-1959. Il appartient à la philologie polonaise d'apporter sa contribution à la célébration du 15^e anniversaire de la République populaire polonaise.

Tadeusz BRZOSTOWSKI.

SCIENCES SOCIALES

1208. — COULT (Lyman H.). — An annotated bibliography of the Egyptian Fellah.
— Coral Gables, The University of Miami Press, 1958. — 22 cm, IV-144 p.

Comme l'auteur le fait judicieusement remarquer, le prestige des civilisations qui se sont succédé dans la vallée du Nil a fait trop négliger l'étude de la paysannerie égyptienne, aussi bien actuelle qu'antique.

C'est pourtant un fait digne d'attention, non moins pour le sociologue que pour l'économiste, l'ethnologue et l'historien, que la persistance d'une population attachée à la glèbe d'Égypte depuis les temps lointains de l'époque néolithique, qui ait conservé malgré les changements de civilisations, d'allégeances politiques, de religions et même de langages les mêmes traits fonciers et les mêmes qualités humaines, d'ailleurs fort sympathiques.

M. Coult (c'est l'idée qui lui a inspiré le projet de cette bibliographie) estime que les lois agraires décrétées par le nouveau régime politique de l'Égypte sont en passe de transformer le caractère de la population rurale de la Vallée du Nil et qu'il n'est que temps de recueillir et d'étudier, avant qu'ils ne s'effacent, les vestiges qui subsistent encore de son passé. Comme si c'était la première fois, dans sa longue histoire, que la paysannerie d'Égypte subirait une législation, qui vise certes à améliorer son sort, mais aussi à déranger ses habitudes millénaires!

Qui vivra verra. En tout cas la bibliographie dressée par M. Coult est une aide précieuse pour explorer et utiliser les quelque deux-cent trente ouvrages ou articles qui ont paru sur le sujet en langues anglaise, française et arabe depuis l'expédition de Bonaparte en Égypte. Chaque numéro de cette bibliographie comporte une analyse de l'œuvre recensée, un jugement sur les idées exprimées et au besoin des renvois à d'autres numéros. Des index, complets et intelligemment compris, permettent de s'y retrouver dans la matière traitée.

Mais pourquoi faut-il que, en laissant de côté systématiquement tout ce qui a été

écrit en langue allemande sur le sujet, l'auteur d'un si bon travail se soit condamné à ne fournir aux travailleurs qu'un outil incomplet ?

Etienne DRIOTON.

SCIENCES PURES ET APPLIQUÉES

1209. — APOSTEL (Léo), MANDELBROT (Benoît) et MORF (Albert). — Logique, langage et théorie de l'information. Introduction de Jean Piaget. — Paris, Presses universitaires de France, 1957. — 22 cm, VI-207 p. (Bibliothèque scientifique internationale. Études d'épistémologie. Génétique. III.)

Cet ouvrage contient 3 articles dont nous donnons des analyses distinctes, nécessairement appauvrissantes, car le style des différents auteurs est peu redondant...

1. L'article de Benoît Mandelbrot s'intitule : Linguistique statistique macroscopique.

Dans la perspective élargie d'une comparaison entre théorie cinétique des gaz et linguistique, l'auteur distingue entre macrolinguistique (description probabiliste de la langue) et microlinguistique (description déterministe de la langue). Esquissant un rapide historique analytique de la statistique linguistique, l'auteur centre son exposé sur la loi d'Estoup et Zipe, qu'on peut résumer par la formule : $f \times r = \text{constante}$ (où f = fréquence d'un mot, et r le rang de ce mot en fonction de cette fréquence); autrement dit la fréquence d'un mot ne dépend ni de sa signification, ni de la syntaxe, mais seulement du rang de ce mot¹.

D'un point de vue macroscopique on s'intéresse d'abord à la *richesse* du vocabulaire. Zipf ne s'intéressait qu'à R (nombre maximum de mots disponibles). Mais R est difficile à évaluer, par contre B est à la fois plus facile à mesurer et plus important à bien des égards : ce n'est en effet que la pente de la courbe $f(r)$ lorsque r est élevé, et pratiquement on peut se débarrasser de R en le considérant comme infini ou très grand.

Le rapport $1/B$ peut être considéré (toujours par analogie avec la théorie des gaz) comme mesure de la « température » informationnelle des textes. Ainsi, si ce rapport est voisin de 1 (sa limite supérieure), les mots disponibles auront été bien employés; au contraire si ce rapport est petit, le vocabulaire est peu varié : l'auteur considéré a tendance à utiliser toujours un répertoire peu étendu de mots et toujours les mêmes mots.

S'intéressant ensuite à la *segmentation du discours*, à la ponctuation ou césure, l'auteur considère que l'intervalle qui sépare les mots peut être conçu comme une « lettre » ayant une probabilité d'apparition donnée. Un des intérêts majeurs de

1. Cette formule demande à être corrigée et il faut tenir compte du fait que la fréquence dépend du texte, c'est-à-dire de la langue et de l'auteur, par l'intermédiaire de 2 paramètres : « B » (béta) et « ρ » (rho). La formule corrigée devient alors :

$$f(r) = PT(r + \rho)^{-B}$$

ou encore, après transformation logarithmique :

$\log f(r) = \log PT - B \log(r + \rho)$, où P est le nombre d'unités élémentaires du langage et T le nombre total des mots du texte.

l'intervalle résiderait dans son rôle de garde-feu, limite à la propagation des erreurs éventuelles, de même que l'on fait des coupes systématiques dans les forêts pour empêcher la propagation d'un incendie éventuel.

Quant au *coût* d'un mot, l'auteur refuse d'identifier ce coût à la longueur du mot; il est vrai qu'il existe une relation entre la fréquence des mots et leur longueur, mais cette relation est moins rigoureuse que la relation rang-fréquence. Par contre la durée d'identification visuelle ou auditive (durée de lecture ou de décodage) est une meilleure estimation du coût; l'auteur s'appuie ce-faisant sur des travaux récents de psychosociologie expérimentale.

Dans un autre chapitre, l'auteur aborde le problème connu sous le nom de « Loi de Willis », laquelle peut s'écrire :

$$g(s) = P's^{-(A+1)}$$

où $g(s)$ est le nombre de genres d'une classification (p. ex. celle de Linné) et s le nombre d'espèces. En d'autres termes, ici encore on aurait une relation du type $x \cdot y^k = \text{constante}$. Cette loi a été vérifiée dans un grand nombre de domaines et l'on peut s'étonner de l'universalité de cette loi étant donné la variabilité des classifications. Examinant les propriétés d'invariance de cette loi, l'auteur constate que, si la définition du « genre » change légèrement (si l'on décide de fusionner deux genres ou de scinder en deux un genre), la loi reste valable. Bien plus, si la répartition des espèces entre genres a un indice A , et si la répartition des genres entre familles a un indice A' , alors la répartition des espèces entre familles a un indice $A'' = A \cdot A'$.

L'auteur pose ensuite la question de l'explication de la loi de Willis : doit-elle être cherchée dans les relations entre signifiants ou entre signifiés ? Autrement dit doit-on considérer les catégories comme produits de la nature et non du classificateur ? Bien que l'auteur avoue un penchant pour la seconde thèse (celle de l'arbitraire des signaux et des classifications), il garde la plus extrême prudence et évite de conclure, cherchant davantage des normes de classement dans la théorie de l'information tant pour l'établissement de la classification que pour la grammaire de cette classification.

2. L'article de Léo Apostel en collaboration avec B. Mandelbrot est intitulé : *Logique et langage considérés du point de vue de la précorrection des erreurs.*

Les règles logiques et les règles grammaticales sont-elles de même nature (toutes sont en effet des contraintes imposées à des signaux en vue d'éviter certaines confusions entre eux) ? Peut-on fonder la nature linguistique de la logique ? Pour répondre à ces questions, l'auteur étudie un modèle théorique de la communication, centré sur la transmission des messages; il se situe dans la perspective de la Théorie de l'information, la partie la plus importante de son travail s'attachant à rechercher des codifications optimales (améliorations des codes et des relations entre codage, transmission et décodage des messages). Le type de code étudié est un code à alphabet de deux lettres (binaire). Un code précorrecteur d'erreurs est conçu comme susceptible de mieux « adapter » le décodage à l'encodage ¹.

1. Parmi les codes précorrecteurs on trouve le code à contrôle de R. W. Hamming. Un tel code est composé de deux parties : la partie A ou message et la partie B ou contrôle de A,

Dans un autre chapitre, l'auteur montre l'affinité entre la notion d'opposition linguistique chez de Saussure (et plus précisément opposition phonologique chez Troubetsky) et le problème de la précorrection. Il est amené à généraliser cette affinité au niveau des formes grammaticales et syntaxiques en distinguant après Chomsky, Hjelmslev et Togeby différents niveaux linguistiques : phrases, groupes de mots, etc. et, au niveau d'un code correcteur : mots globaux, mots constituants, unités de contrôle des uns et des autres, représentation d'un niveau par un autre, etc.

Enfin les codes courants sont-ils réguliers ? quelles sont les possibilités d'optimisation du décodage ? Est-il possible et utile d'appliquer la théorie de l'information au problème des fondements de la logique ? En particulier quelle est la relation entre la notion de distance introduite par l'auteur et le rapport rang-fréquence (cf. Mandelbrot) ? Si on considère que les phrases du langage courant équivalent aux mots du code, et que les mots du langage courant équivalent aux lettres du code, on trouve que la relation $f \times r$ (fréquence \times rang des mots) est, voisine de la proportionnalité des codes auxquels on a imposé certaines conditions de distance

indépendante de la nature de A. Une des caractéristiques essentielles de l'ensemble des mots d'un tel code est la *distance* entre mots, conçue comme « le nombre de places de ces mots qui n'ont pas de valeurs identiques » ; entendons par là le nombre des constituants élémentaires se trouvant à telle ou telle place et qui peuvent être alors égaux ou différents. Ainsi deux mots identiques ne diffèrent-ils à aucune place. Cela dit, l'auteur définit grâce à cette notion de distance, les conditions minimales pour qu'un tel code soit *détecteur* puis *correcteur* (ce qui est davantage) d'erreurs. Pour que le code soit en général détecteur de n erreurs il faut et il suffit que les mots soient à une distance minimale de $n + 1$; pour qu'il soit correcteur, il faut et il suffit que la distance soit égale à $n = 2$. Exemple : soient les mots 000 et 111, un tel code est correcteur pour $n = 1$ erreur, en effet, sa distance est bien $1 + 2 = 3$.

Maintenant, plus on ajoute d'unités de contrôle dans la partie B, plus le mot est redondant, ceci étant fonction du nombre d'erreurs qu'on veut prévenir. L'auteur montre que ces unités de contrôle peuvent être considérées comme des fonctions logiques de leurs unités d'information ou propositions. Il faut toutefois remarquer que si l'on étudie de plus près les rapports entre code binaire et fonctions logiques, on découvre que l'« implication » et la « négation » doivent être considérées dans une perspective un peu différente de celle de la logique symbolique classique.

Si l'on revient au problème général du modèle envisagé, on remarque que l'auteur est amené à structurer le processus en tenant compte des quatre facteurs suivants :

E : encodage ;

B : application du « bruit » ou brouillage sur E (au sens de la théorie de l'information) ;

D : décodage ;

M : message.

Si la suite des opérations peut s'écrire M, E, B, D, on voit que pour que la transmission soit parfaite il faut et il suffit que :

$$D (B (E (M))) = M$$

c'est-à-dire que : $D B E = 1$, ou encore que B E ait un inverse (au sens mathématique) qui soit D. Pratiquement, cette condition n'étant jamais réalisée, le problème doit être posé en termes moins ambitieux : comment rendre minimal l'écart entre D B E et M ? Autrement dit on se préoccupera de la recherche d'inverses approximatifs, envisagée d'un point de vue topologique.

entre mots, conditions qui permettent de se rapprocher des résultats idéaux fournis par la formule $f.r = \text{constante}$. Mais cet idéal n'est pas atteint, pas plus que dans le langage courant, et la relation rang-fréquence dépend du nombre de mots contenus dans un texte et du nombre de mots différents contenus dans le texte.

Ainsi après avoir montré une relation entre la notion de distance et certaines règles logiques, puis entre distance et la relation rang-fréquence, l'auteur estime-t-il que règles logiques et relation rang-fréquence ont quelque lien par l'intermédiaire de la distance.

Pour terminer, l'auteur compare en termes topologiques les comportements inductifs et déductifs; il étudie des « stratégies » probabilistes dans le cadre de la théorie des codages, sur la base notamment d'une parenté entre décodage et inférence statistique.

3. L'article d'Albert Morf est intitulé : *Les relations entre la logique et le langage lors du passage du raisonnement concret au raisonnement formel*.

Il s'agit d'une expérimentation dans une perspective génétique comparative sur les conduites propres à la logique concrète (au niveau des opérations traitant d'une réalité « immédiate ») et celle de la logique formelle.

Les situations-problèmes, verbales, présentées aux sujets de l'expérience font appel à une combinatoire logique; l'auteur a sélectionné l'implication, l'incompatibilité, la disjonction et l'affirmation non-complète. Deux questions préoccupent en particulier l'auteur :

- peut-on par apprentissage forcé créer des raisonnements formels ?
- peut-on dans cette éventualité distinguer les effets dus aux aides linguistiques, des aides opératoires ?

Les résultats sont présentés en détail et discutés cliniquement (par cas) pour chaque structure logique envisagée. Ce faisant l'auteur essaye de retrouver la démarche mentale des sujets.

Sa conclusion est que le facteur linguistique serait secondaire, s'effaçant devant l'aspect opératoire. Les systèmes opératoires ne peuvent être enseignés là où ils n'existaient pas auparavant.

Sur le plan de la présentation générale de l'ouvrage, on déplorera l'absence d'index analytique et surtout chez Apostel d'une bibliographie systématique (la plupart des citations sont restées incorporées au texte et leur incomplétude ne permet pas une recherche facile des documents cités).

L'ouvrage est centré essentiellement mais non exclusivement sur des problèmes d'épistémologie. On trouve un certain nombre d'aspects méthodologiques (chez Mandelbrot et Apostel), des perspectives de recherche peu élaborées chez Mandelbrot et Apostel traitent de modèles logiques et mathématiques et demandent au lecteur, pour être lus avec profit, des connaissances et même une certaine pratique de notions et opérations logico-mathématiques d'un niveau assez élevé (fonction logarithmique, intégrales, théorie des ensembles, topologie, etc.).

Jean BOULLUT.

1210. — Chemisches Zentralblatt. Vollständiges Repertorium für alle Zweige der reinen und angewandten Chemie. Das System. Stand von 1 April 1958. — Berlin, Akademie-Verlag, Weinheim, Bergstr., Verlag Chemie, 1958. — 21 cm, 95 p.

Il est inutile de rappeler l'importance du périodique *Chemisches Zentralblatt* dans le domaine de la bibliographie scientifique internationale courante. Nous nous bornerons à signaler une brochure qui donne, sans commentaires, la classification adoptée par les rédacteurs et en usage au 1^{er} avril 1958. Après une section consacrée aux généralités (histoire, enseignement, documentation) huit autres sections sont établies, affectées, chacune d'une lettre de l'alphabet :

A. Chimie générale. Chimie minérale. — B. Chimie organique générale. — C. Chimie expérimentale organique. Substances naturelles. — D. Macromolécules. — E. Biochimie. Chimie médicale. — F. Chimie pharmaceutique. — G. Chimie analytique. — H. Chimie appliquée.

Les subdivisions de ces sections sont purement systématiques, leur nombre étant conditionné par la nature du *sujet*. Chacune de ces subdivisions groupe des chapitres qui sont affectés de numéros d'ordre; cette numérotation va de 1 à 8662 pour l'ensemble de la classification sans égard aux divisions principales et aux subdivisions, toutefois il n'y a pas 8662 têtes de chapitre, des lacunes étant prévues pour permettre l'intercalation de nouvelles rubriques. Il est difficile d'entrer dans le détail et de citer ici des exemples précis, étant donné le caractère hermétique de la terminologie chimique, mais on peut signaler que ce classement systématique est non seulement utile pour les usagers du *Chemisches Zentralblatt*, mais encore, intéressant au point de vue du système de classification dans une discipline pour laquelle cette classification est difficile du fait de l'interpénétration des différentes branches de la science. L'imperfection des classements systématiques y apparaît nettement; les rédacteurs ont compris la nécessité de doubler celui-ci d'un répertoire alphabétique. On trouvera, à la fin de l'ouvrage, une table de vedettes analytiques correspondant aux titres des chapitres et rappelant, pour chacun d'eux le numéro d'ordre qui lui a été affecté.

Yvonne ISAMBERT.

1211. — Fünfzig Jahre Archiv für Hydrobiologie. Eine Literatur-Analyse der Limnologie, dargestellt an den Bänden 1 bis 50, 1906 bis 1955, von Martin Cheele. — Stuttgart, Schweizerbart, 1958. — 24 cm, 175 p., 28 tabl. DM. 36.

Cet index des 50 premières années des *Archiv für Hydrobiologie* mérite d'être signalé, non seulement à cause de sa valeur propre en tant que clé des volumes de cette revue scientifique (organe, depuis le 14^e volume, de l'Association internationale de limnologie), mais encore par ses caractéristiques particulières. En effet, il a été préparé sur la base de la constitution d'un fichier de cartes perforées (en collaboration avec la « Hollerithabteilung » de la « Max-Planck-Gesellschaft » à Göttingen), qui a permis de constituer automatiquement, non seulement un index alphabétique d'auteurs détaillé, pour les 1.385 travaux publiés par la revue durant la période consi-

dérée mais encore diverses listes de ces travaux selon leur objet (historique ou biographique; méthodique); selon les milieux (sources, eaux courantes, étangs, etc.); selon les points de vue physico-chimiques envisagés (température, lumière, alcalinité, éléments chimiques, etc.); selon les lieux décrits; enfin selon les groupes d'organismes traités. En outre, les procédés mécanographiques ont fourni une analyse statistique du contenu de la revue, selon l'étendue des articles, leur langue, leurs illustrations, leur caractère, et selon les thèmes traités; cette partie occupe les pages 4-17 du livre.

Il y a là un exemple, qui pourrait avantageusement être suivi dans d'autres domaines, d'utilisation intelligente des méthodes de la documentation mécanique pour la préparation ultérieure de tables alphabétiques ou systématiques, présentées d'une manière classique, mais dont l'obtention est beaucoup moins laborieuse que par les méthodes manuelles anciennes.

On notera encore l'ingénieuse codification employée par M. Scheele (p. 175) qui permet d'exprimer, en un seul nombre de 7 chiffres, l'étendue, la langue, la présence d'un résumé en telle ou telle langue, le nombre d'illustrations, graphiques ou cartes, tableaux, et de références bibliographiques.

Eric de GROLIER.

1212. — A Glossary of terms in nuclear science and technology. ASA N1. 1-1957.
— New York, the American Society of Mechanical Engineers, 1957. — 21,5 cm, VIII-188 p., 9 fig., 5 tabl.

Homologué comme norme américaine par l'« American Standards Association », le 5 juin 1957, ce vocabulaire de science et technique nucléaires est le résultat de travaux menés depuis 1948, sous la direction du « National Research Council », qui avait organisé à cet effet deux conférences (Washington, juin 1948 et janvier 1950) réunissant des représentants des organisations gouvernementales et des associations scientifiques et techniques américaines intéressées par la science et l'industrie nucléaires.

L'A. S. M. E. (« American Society of Mechanical Engineers »), déjà engagée pour son compte dans de telles recherches, s'est vu confier la préparation du projet initial, dont les différentes parties furent soumises pour critique à des commissions spécialement constituées : Physique, Théorie des réacteurs, Technique des réacteurs, Chimie, Chimie industrielle, Biophysique et radiobiologie, Techniques de mesures, Séparation des isotopes, et Métallurgie. Chacune de ces neuf commissions était responsable de l'édition préliminaire de sa section.

La présente édition homologuée par l'A. S. A. regroupe en une seule suite alphabétique les termes retenus dans les éditions préliminaires des neuf sections. Les critères de sélection furent les suivants : seuls devaient figurer au vocabulaire des termes :

- propres au domaine de l'énergie nucléaire;
- ou utilisés dans ce domaine dans une acception différente de leur acception habituelle dans d'autres domaines;

— ou utilisés ailleurs avec le même sens, mais trop rarement pour être familiers.

Chaque symbole, abréviation, terme ou expression retenu donne lieu à une notice qui est souvent beaucoup plus qu'une définition; elle peut être complétée de formules, figures ou tableaux. Certaines d'entre elles sont ainsi de véritables notices encyclopédiques, de telle sorte que ce vocabulaire pourra parfois faire fonction de formulaire aide-mémoire. On pourrait peut-être regretter que l'exceptionnelle valeur documentaire de ces notices n'ait pas été imposée comme règle aux diverses commissions spécialisées, qui semblent avoir travaillé selon des optiques différentes, responsables du manque d'homogénéité de l'ensemble de l'ouvrage. Ceci ne lui enlève cependant rien de sa valeur en tant que vocabulaire normalisé.

Si l'on tient compte de sa date d'homologation et des longs délais qu'impose toujours la préparation d'un document de cette nature, on ne sera pas surpris de l'absence, dans ce vocabulaire, de certains termes maintenant couramment employés (en particulier dans le domaine, en pleine évolution, de la fusion thermonucléaire).

A ces réserves près, ce petit ouvrage rendra de grands services à toute personne appelée à utiliser ou manipuler la documentation atomique de langue anglaise, que ce soit comme chercheur, ingénieur ou étudiant, ou comme documentaliste, bibliothécaire ou traducteur.

André CHONEZ.

1213. — SHERA (Jesse-H.), KENT (Allen) and PERRY (James-W.). — Information resources. A challenge to American science and industry. Based on the special meeting of the Council on documentation research, February 3-4, 1958; sponsored by Western Reserve University. — Cleveland, The Press of Western Reserve University, distributed by Interscience Publishers, New York, 1958. — 27 cm, XII-214 p. \$ 5.

La réunion convoquée sous les auspices de la « Western Reserve University », dont on a ici le compte-rendu, avait comme document de travail un « plan pour la création d'un centre national de coordination de l'information scientifique et technique » préparé par l'École de bibliothécaires et son centre de recherche sur la documentation et la communication — plan ambitieux, qui envisageait un budget annuel de 5 M de dollars, destiné à établir une sorte d'Institut national d'information scientifique, plus ou moins inspiré par le VINTI soviétique, d'une part, et par les expériences de mécanisation des recherches documentaires de la WRU, d'autre part. On le retrouvera en première partie (pp. 1-30). La deuxième partie de l'ouvrage est constituée par neuf exposés sur « l'état actuel des services d'information et les besoins prévus » aux États-Unis, dans divers domaines (art de l'ingénieur, biologie, chimie, etc.) et en ce qui concerne les bibliothèques universitaires et la documentation des brevets, plus une note sur la Fédération des services bibliographiques qui venait alors d'être établis à Washington, et un « programme pour le contrôle national de l'information scientifique et technique » de Perry et Kent. La troisième partie donne le résumé des débats, au cours desquels apparut un très net courant majoritaire contre toute formule d'organisation centralisatrice; l'assemblée décida simplement de transmettre un rapport sommaire sur les discussions à l'Aca-

démie nationale des sciences. On sait que, ultérieurement, le Gouvernement des États-Unis adopta un plan de développement décentralisé des services d'information scientifique, confiant à la « National science foundation » une mission de coordination et de soutien (voir les *Science Information News*, publiées depuis mars 1959 par le « Science Information service » de la N. S. F.)¹. En appendice, sont donnés entre autres les textes différents des interventions, souvent très intéressantes, des participants à la réunion (pp. 179-211).

Eric de GROLIER.

1. Voir : *B. Bibl. France*. 4^e année, n° 6. Juin 1959, p. 278, n° 1001.